

UN DEMI-SIÈCLE D'ENSEIGNEMENT DU RUSS
à l'université de Caen



Souvenirs d'enseignants et d'étudiants

**UN DEMI-SIÈCLE
D'ENSEIGNEMENT DU RUSSE
À L'UNIVERSITÉ DE CAEN**

Souvenirs d'enseignants et d'étudiants
réunis et présentés par Michel NIQUEUX

Caen

Octobre 2011

In memoriam

Marina GUÉGUEN

Robert BEST

Le russe à l'Université de Caen et la slavistique française

Michel NIQUEUX

Voilà un demi-siècle que le russe est enseigné à l'Université de Caen. Comment cet enseignement a-t-il été créé, dans quelles conditions a-t-il été assuré à ses débuts, qui furent les premiers étudiants, quels furent les heurs et les malheurs de l'Institut de russe, devenu (avec le polonais) le Département d'études slaves, c'est ce que l'on verra d'après les souvenirs de José Johannet, qui occupa la première chaire de russe, et d'Anne Odartchenko, qui dirigea le Département pendant plus de trente ans. Ces souvenirs de ses deux premiers « piliers », suivis par ceux d'ancien(ne)s enseignant(e)s et étudiant(e)s (dont les deux premiers), représentent une contribution précieuse à l'histoire non seulement de l'Université de Caen, mais aussi à celle de la slavistique française (qui comprend tout le domaine slave). Car le russe à Caen est l'aboutissement d'une longue tradition de slavistique dont on rappellera ici juste quelques jalons.

Avant même que le russe ne fût enseigné dans les universités, une chaire de « langue et littérature slave » (au singulier !) fut ouverte au Collège de France, en 1840, pour le grand poète polonais exilé Adam Mickiewicz : « Une institution de notre pays se trouvait ainsi appelée, la première en Occident, et avant même les Universités de Berlin et de Vienne, à donner l'exemple d'un enseignement s'étendant à l'ensemble du monde slave¹ ».

La première chaire universitaire de russe fut créée à l'École des Langues orientales en 1877 et fut occupée jusqu'en 1885 par Louis Leger, un savant d'antan, compétent dans tous les domaines de la slavistique, que ce soit la philologie ancienne, la littérature et l'histoire des idées en Russie, ou l'histoire, la civilisation, la mythologie de tous les pays slaves². Il enseignera ensuite de 1895 à 1923 au Collège de France. C'est dans le contexte de l'Alliance franco-russe qu'à partir de 1892 furent pour la première fois organisés des cours de russe dans les lycées et à l'Université. La première maîtrise de conférence de russe fut ouverte à Lille en 1892 et déboucha en 1897 sur une chaire

¹ A.Mazon, « Les études slaves », in *La science française*, P., Larousse, 1933, t. 2, p. 451-474 (avec une importante bibliographie des travaux sur la Russie et les pays slaves du début du XIX^e jusqu'en 1933).

² La BU de Caen possède la plupart des ouvrages de Louis Leger (1843-1923).

de « langues, littératures et histoire de la Russie et des peuples slaves », qui fut confiée à Paul Boyer, nommé en 1908 administrateur (directeur) des « Langues O »³. À la Sorbonne, une maîtrise de conférence de russe fut ouverte en 1902, pour Émile Haumant. C'est l'enseignement de Paul Boyer, auteur d'un manuel de russe qui reste toujours recommandable et est encore réédité⁴, qui va donner son essor à la russistique française, avec une chaîne, ininterrompue jusqu'à aujourd'hui, de maîtres à élèves devenant à leur tour maîtres. Cette école de slavistique s'est fait connaître et reconnaître au niveau international avec la *Revue des études slaves*, créée en 1921 sous les auspices de l'Institut d'études slaves fondé en 1919 par Ernest Denis, spécialiste de la Bohême, avec le soutien de la Tchécoslovaquie⁵. L'enseignement du russe, est une branche de cet arbre qui fut planté dans les années 1890, et auquel tous les slavisants ont conscience d'appartenir.

Dans les lycées (cinq lycées parisiens, au début), c'est en 1893 que le ministre de l'Instruction publique, Raymond Poincaré, décida de créer une épreuve de russe au baccalauréat dans les seules sections modernes, qui comportaient deux langues vivantes. En 1947, le slavisant André Lirondelle, directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Éducation nationale en 1945, obtint la création d'une agrégation de russe. Le CAPES fut créé en 1955, et les années 70 virent l'apogée de l'enseignement du russe en France. Classé maintenant parmi les langues dites rares ou « modimes » (« moins diffusées, moins enseignées »), le russe est en déclin, pour des raisons très diverses qui vont des contraintes administratives et financières des lycées et collèges à des préventions irrationnelles contre le russe, pourtant langue indo-européenne, et la Russie, qu'il vaudrait cependant mieux connaître sur le terrain que par oui-dire. Ce déclin est paradoxal, alors qu'après la dissolution de l'URSS, les contacts devenaient faciles, que le pays présentait, pour quiconque en parlait la langue, des possibilités professionnelles dont surent profiter les plus entreprenants de nos étudiants. Le résultat est que la France est devancée dans le domaine de la recherche comme dans celui de l'économie par les pays anglo-saxons. On assiste symétriquement à un déclin du français en Russie, et c'est pourquoi l'année 2012 a été déclarée par les deux gouvernements « année croisée France-Russie : langues et littératures » (langue et traduction, langue en milieu scolaire, rencontres littéraires). Espérons que la « base » suivra. L'enseignement du russe relève en fait, depuis ses débuts, d'une volonté politique, culturelle, économique, d'une large vision prospective, qui sache s'élever au-dessus des critères quantitatifs et ait l'ambition de conserver à la slavistique française la place historique qu'elle occupe dans le monde.

³ Cf. Benjamin Guichard, « Parler russe, un enjeu de l'alliance franco-russe ? », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 8, 1999, p. 118-137 ; Sophie Cœuré, « La langue russe et la “carte mentale” de l'Europe. Réflexions sur l'exemple français », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 76, 2004, p. 27-33.

⁴ P. Boyer et N. Spéranski, *Manuel pour l'étude de la langue russe*, Paris, Armand Colin, 1967 (1^{ère} édition : 1905).

⁵ Cf. A. Fichelle, « Origine et développement de l'Institut d'Études slaves (1919-1949) », *Revue des Études slaves*, 1951, t. XXVII, p. 91-103 ; P. Gonneau, « La slavistique française, 1980-2000 », <http://www.etudes-slaves.paris-sorbonne.fr/spip.php?rubrique308> ; J. Breuillard, « La slavistique dans le BSL », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 100 (1), 2005, p. 225-244.

Maintenir un bon « vivier » de russisants et de spécialistes de la Russie est dans l'intérêt national. Le doyen de Bouïard, qui fut à l'origine de la création du russe, était un de ces esprits visionnaires.

Les raisons d'étudier le russe, langue européenne, sont multiples :

- Le russe est une langue internationale : 141 millions d'habitants en Russie, 300 millions en ex-URSS et dans l'ex-bloc soviétique utilisent le russe comme langue de communication : dans les pays baltes et dans les pays de l'Europe centrale, membres de l'Union européenne, accessibles sans visa, on peut parler russe. Une importante diaspora russe est présente dans tous les pays européens et a besoin de services (tourisme, commerce, droit).
 - Le russe occupe la 4^e place dans le classement des langues étrangères les plus utilisées à l'export par les PMI européennes.
 - 350 entreprises françaises et un certain nombre de PME normandes sont implantées en Russie. La Russie représente un marché en pleine expansion. Dans tous les domaines (commerce, droit, sciences, technique, coopération médicale, culturelle) on a besoin de spécialistes parlant russe.
 - Le russe est une langue de culture, qui permet l'accès en v.o. à de grandes œuvres littéraires (Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, Soljénitsyne...) ou cinématographiques (Eisenstein, Tarkovski, Mikhalkov...).
 - À dossier égal, la connaissance d'une langue slave sera toujours un avantage aux yeux d'un futur employeur lors d'un entretien d'embauche : *faire du russe est un plus!*⁶
- Intérêts économiques, géopolitiques, culturels, personnels et professionnels devraient donc se conjuguer pour faire du russe un atout.

L'Université de Caen est l'une des quatorze universités de province à proposer un enseignement de russe, mais elle reste la seule, sur toute la façade ouest de la France, entre Bordeaux et Lille, à proposer une offre complète d'enseignement du russe (filiales LEA et LLCE, en langue vivante 1, 2 ou 3, de la Licence aux masters et au doctorat, diplômes d'université de russe et de polonais ouverts à la formation continue). Un accord entre l'Université de Caen et l'Université d'État de Saint-Petersbourg permet chaque année (depuis 2001) à deux ou trois étudiants de Master de passer un an à l'Université de Saint-Petersbourg. L'Université d'État d'Astrakhan, très dynamique, accueille également les étudiants ayant obtenu leur Licence (LEA) pour un ou deux semestres. La Licence de russe, avec l'option « Français langue étrangère » (en 3^e année), permet de partir enseigner le français en Russie comme assistant dans un lycée ou une université. Les possibilités de stage en Pologne, membre de l'Union européenne, sont variées. La Bibliothèque des Langues vivantes étrangères abrite une section de russe en libre-service, bien fournie dans tous les domaines.

Que ces souvenirs croisés d'anciens enseignants et étudiants du Département

⁶ Cf. *Pourquoi apprendre le russe?* P., L'Étudiant, 2007 ; « L'enseignement des langues étrangères en France », Rapport d'information n° 63 (2003-2004) de Jacques Legendre pour la Commission des Affaires culturelles du Sénat, <http://www.senat.fr/rap/r03-063/r03-0630.html>

d'études slaves fassent revivre pour les « nouveaux » ce que fut l'atmosphère de ce département. À eux de savoir, dans d'autres conditions (des salles « mutualisées » équipées de tous les outils informatiques) lui donner cette « âme » qu'évoquent si bien deux anciennes étudiantes, Ghislaine Savelief et Pascale Skrzyszowski, et qui est un auxiliaire pédagogique irremplaçable.

Michel NIQUEUX

Enseignant au Département d'études slaves de 1973 à 2012
Directeur du Département de 2001 à 2011



Enseignants du Département d'Études slaves en 1998

Premier plan, de gauche à droite : Mmes Anne Coldefy-Faucard, Christine Meunier-Bracquenier, Catherine Braillon-Khodaltzky, Irène Baskine
Deuxième plan : MM. Niqueux, Volski, Mme Odartchenko, M. Śliwinski

Université de Caen		UER des LVE		Institut d'Études Slaves	
1956-1958					
LICENCE		UV obligatoires			
9584	Russe - Expression écrite et orale II	(après Matière et langue de spécialité)			
Programme	Langue parlée et écrite journalistique, littéraire et technique. Les différents modes de lecture, différents styles.				
Total 75h	Heures	1 TD	M. Niquette	Examen à l'usage de l'attribution de la note	
		1 TD	M. Niquette	Examen de la langue écrite, pratique	
		1 CM	M. Niquette	Examen de la langue écrite, pratique	
9585	Russe - Civilisation contemporaine II				
Programme	Questions : 1) L'URSS, son développement, son rôle dans le monde. 2) La vie intellectuelle et artistique en URSS. 3) La vie sociale et économique en URSS. 4) La vie culturelle en URSS.				
Total 75h	Heures	1 CM	M. Cluckie	Question n°1	
		1 TD	M. Niquette	Question n°2	
		1 CM	M. Cluckie	Question n°3	
9588	Russe - Littérature contemporaine II				
Programme	Texte : Dostoïevski : Le malin et Marguerite.				
Total 25h	Heures	1 TD	M. Niquette	Texte au programme	
9590	Russe - Grammaire et Linguistique II				
Programme	Questions : 1) Système de la dérivation verbale. 2) Morphologie : 1) Mots dérivés, 2) Mots composés. 3) Syntaxe.				
Total 50h	Heures	1 TD	M. Niquette	Examen de la dérivation verbale et de la syntaxe	
		1 CM	M. Cluckie	Examen de la morphologie et de la syntaxe	

Les deux questions "Système de la dérivation verbale" et "Syntaxe" concernent des développements d'un dossier écrit (avant lecture).

Programme de la troisième année de Licence de russe, de la main d'Anne Odartchenko (p. 14)

De l'Institut de Russe au Département d'Études Slaves

Anne ODARTCHENKO
Maître de Conférences Honoraire
Université de Caen Basse-Normandie

Par un beau jour du mois de septembre 1958, jeune agrégée de l'année, j'étais reçue, à ma demande par Monsieur le Proviseur du lycée Malherbe qui devait me faire connaître les obligations professionnelles qui seraient les miennes dans son établissement. L'entrée du lycée se faisait par la place Monseigneur des Hameaux, les enseignements étaient donnés dans les locaux de l'Abbaye aux Hommes. Monsieur le Proviseur m'indiqua que je devais assurer quatre heures hebdomadaires d'enseignement à des débutants. Sans me laisser le loisir de lui poser la moindre question, il me dit que je devais, sur l'heure, me rendre à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines pour y rencontrer Monsieur le Doyen Michel de Bouard qui m'attendait. Ce dernier me proposa d'assurer un enseignement d'initiation et c'est ainsi qu'à la rentrée universitaire

de l'année 1958-1959 j'eus le plaisir et l'honneur d'ouvrir l'enseignement du russe à l'Université de Caen. Au terme de quelques semaines, je fus aidée, dans ma tâche, par Madame Guéguen (née Marina Pantéleïmonovna Zantchenko), et c'est ainsi que durant trois années, nous fûmes, hors tout cadre institutionnel, deux à enseigner le russe.

Les années de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines

C'est à la rentrée universitaire de l'année 1961-1962, après qu'eut été créé le poste de lecteur de russe hors coopération sur lequel fut nommée Mme Guéguen, que furent créés, tout à la fois, la Licence de russe (le russe pouvait déjà être choisi comme langue vivante dans le cadre du CELG [Certificat d'Études Littéraires Générales] dès 1960), le poste de Maître de Conférences qui fut occupé par Monsieur José Johannet à titre de Chargé d'Enseignement, le poste d'Assistant de russe sur lequel je fus moi-même nommée et enfin l'Institut de Russe. À ce nouvel institut fut dédié un local dans le bâtiment qui abritait alors la Faculté des Lettres et Sciences Humaines et la Faculté de Droit. Situé en sous-sol, pris sur un espace de circulation, il comportait des fenêtres basses donnant sur une haie d'arbustes et deux portes dont l'une, au pied d'une volée de marches, était toujours fermée. Possédant en son centre un énorme pilier qui en faisait toute l'originalité, le local nous servait de salle de cours, de bibliothèque, de salle de réunion. Nous eûmes également, J. Johannet et moi-même, un bureau que nous dûmes à la générosité de M. de Boüard qui nous avait offert l'hospitalité dans son bureau de professeur. Cette situation dura jusqu'à l'inauguration, à la rentrée de l'année universitaire 1967-1968, de ce qui fut le Bâtiment des Lettres.

Les années de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines que dirigeait M. le doyen Michel de Boüard furent des années heureuses. Johannet (c'est ainsi que je m'adressais au « chef de section » qu'il était), Madame Guéguen et moi-même avions la charge pédagogique du russe au sein de trois puis de quatre diplômes. Il y avait le CELG et l'AEPR [Attestation d'Études Préparatoires de Russe], diplôme universitaire préparé en deux ans avec son niveau « débutant » ; les cours (communs pour la première année) que j'assurais avec beaucoup de conviction et de plaisir et dont l'efficacité était reconnue comptaient toujours des effectifs très importants, ce qui imposait d'enseigner en amphithéâtre. Il y avait la Licence de russe qui comptait en sus d'un certificat hors discipline, trois certificats de spécialité : celui d'Études Pratiques, celui de Philologie et celui de Littérature. La traduction (version et thème) se répartissait à l'intérieur des deux premiers certificats, la civilisation s'incluait dans le certificat d'Études Pratiques, la grammaire se déclinait en grammaire du russe moderne et grammaire historique du vieux-russe et du vieux-slave qui comportait une étude théorique de la langue et celle d'un texte médiéval. Selon les années, le programme proposait des passages des Annales des temps passés, dite Chronique de Nestor, des passages de l'Instruction de Vladimir Monomaque à ses fils ou encore des passages de l'Évangile d'Ostromir. La grammaire historique de même que la littérature étaient le domaine de M. Johannet, quant à moi, j'assurais, selon les années, des cours de

grammaire moderne, de version et plus rarement de civilisation. J'ajoutais à cela la tâche administrative de mise en place de l'emploi du temps général de la section. Madame Guéguen se chargeait, avec une rare compétence et un enthousiasme communicatif, de la pratique de la langue. Avait été créé, quelque deux ou trois ans après la mise en place de la Licence et faisant suite à cette dernière, le Diplôme d'Études Supérieures de russe, avec spécialisation inscrite de grammaire et philologie. Le responsable en fut tout naturellement M. Johannet.

Avant que de parler des années du Bâtiment des Lettres, j'évoquerai ici cette mémorable année où M. Johannet me confia le soin de traiter la question au programme : « la Russie kiévienne (800-1169) ». Le cours devait être fait en russe, l'étudiant interrogé devait obligatoirement répondre en russe. Quoi de plus naturel et de plus simple ! Mais les difficultés rencontrées se sont révélées être monstrueuses et la tâche fut des plus rudes. Il s'agissait de faire en sorte qu'un étudiant, formé à raconter la manière dont une certaine Katia arrosait les fleurs, soit capable de dissenter, en russe, sur l'unité d'un État assuré par la suprématie d'un grand-prince sur ses parents ou encore sur une structure sociale mettant au sommet de chaque principauté un prince entouré de ses boïars. Subsiste aujourd'hui cette question : qui, de l'étudiant ou de l'enseignant fut le plus à plaindre ?

La vie dans les nouveaux locaux du Bâtiment des Lettres

À ce qui était encore l'institut de russe avaient été attribués des locaux, tous situés au cinquième et dernier étage du nouveau bâtiment. Il y avait d'une part, éclairées par de grandes baies vitrées avec une très belle vue sur la ville et sur les grands arbres du cimetière protestant où repose le Beau Brummel, une salle de travail, une salle de cours et une bibliothèque qui communiquaient entre elles par des portes intérieures. Il y avait d'autre part les bureaux. Celui du Maître de Conférences était situé à une extrémité du bâtiment, celui du Maître-assistant à l'autre extrémité. Il y avait en outre un local situé au niveau zéro, qui, devant servir de bureau aux Lecteurs et aux Assistants, était particulièrement inhospitalier. Donc nous nous sommes installés. Le déménagement des anciens locaux vers les nouveaux s'était fait pendant les vacances. Ce que je n'oublierai jamais quand je pénétrai, à la rentrée de l'année 1967-1968 pour la première fois dans la bibliothèque, est ce monceau de livres posés dans un joyeux désordre à même le sol et les paroles de M. Johannet m'invitant à ranger les livres sur les étagères.

L'Institut de Russe était déjà devenu Département d'Études Slaves (outre le russe s'y enseignait le polonais), j'étais déjà Directeur du département, Maître de Conférences ou encore Chargée d'Enseignement lorsqu'un cruel manque de locaux se fit jour au sein de ce qui était devenu l'UFR des LVE [Unité de Formation et de Recherche des Langues Vivantes Étrangères] dont faisait partie notre département. Notre collègue Robert Best partageait son bureau avec des collègues d'autres

disciplines, je partageais déjà le mien avec un collègue hispaniste, lecteurs et assistants ne possédaient plus qu'un coin de table dans leur bureau quand on me demanda, que dis-je, quand on m'intima l'ordre de quitter mon bureau pour aller m'installer, à vrai dire je ne sais pas bien où. C'est à partir de ce moment que je commençai à dire de moi-même que j'étais le bouledogue-chien de garde du département — le bouledogue appartient à la race des molosses — et que je me transformai auprès du Directeur de l'UFR en véritable marchand de tapis. D'accord, j'allais quitter mon bureau et mes collègues quitteraient le leur. En compensation je demandais d'agrandir la bibliothèque par une portion de couloir qui donnait accès à un cagibi encombré d'archives dont le département revendiquait l'usage pour y installer son matériel informatique. Quant au bureau il serait commun à tous les collègues enseignant dans le département sans distinction de grade et serait pris, du côté des baies, sur la bibliothèque par la mise en place d'une cloison percée d'une porte. Les deux salles de cours, contigües à la bibliothèque devenue salle de travail avec libre consultation d'un grand nombre d'usuels nous restaient acquises ; une troisième salle contigüe aux deux autres nous fut, plus tard attribuée. Par un jeu de portes intérieures, notre département fonctionnait comme une « suite ». Ce regroupement qui comporte à l'évidence ses avantages et ses inconvénients, reste la fierté du « bouledogue ».

À la rentrée de l'année universitaire 1967-1968, l'Institut comportait désormais quatre postes codés « langue et littérature russes », le poste de M. Johannet, le poste d'Assistant que je venais de quitter et qu'occupait désormais Robert Best, tout droit venu du lycée Malherbe et le nouveau poste de Maître-assistant sur lequel je venais d'être nommée. Mme Guéguen occupait toujours le poste de lecteur de russe. S'était ajouté, depuis un an ou deux, un poste de lecteur de polonais.

« Mai 68 »

Dans l'innocente ignorance administrative où je vivais, je ne percevais aucun signe précurseur de ce qui allait « révolutionner » les universités. Survint donc « Mai 68 ». La grève, les examens « oubliés », les prises de pouvoir, la mise en place de nouvelles structures universitaires, les discours enflammés de certains collègues, la colère et le désarroi de certains autres... Bien que « non-résidente », je décidai de rester à Caen, sur le Campus de l'Université et de m'instruire. Je restai jusqu'au moment où l'essence vint à manquer ; alors, n'écoutant que mon courage, je prévins quelques collègues proches que j'allais utiliser ce qui restait d'essence dans le réservoir de ma voiture pour regagner Paris. Je disais avoir vécu dans une innocente ignorance des arcanes de l'Université, tenue, comme tous les collègues de mon grade à l'écart statutaire de toute décision concernant les orientations d'enseignement et de recherche, concernant la répartition des crédits, concernant les carrières et leur mode de gestion. Pour moi, il y eut « un avant » et « un après » mai 68. Je compris très vite que je devais, à côté de la fonction d'enseignant-chercheur que je connaissais bien, remplir une toute autre fonction, celle d'administrateur ; mais dans ce domaine, j'avais tout à apprendre.

Et comment je devins « chef » à la place du « chef »

S'il est actuellement et depuis 1968 possible à un collègue qui le désire de participer, par voie d'élection, à toute instance universitaire de son choix [Conseil d'Administration ou Conseil Scientifique de l'Université, Conseil de l'UFR, Commission de Spécialistes et la liste n'est ici que très partielle], il n'en était auparavant vraiment pas de même. Concernant par exemple le recrutement d'un enseignant sur un poste vacant, le Conseil de Faculté — chaque Faculté avait le sien — avait pour mission d'examiner la proposition faite par le « chef de section » de la discipline concernée et pour prérogative d'entériner (ou non) ladite proposition par un vote. J'avais maintes fois reçu de la part de M. Johannet l'assurance de lui succéder sur son poste. Mais survint mai 68 et Johannet quittait l'Université de Caen pour celle de Nanterre. Avant que de partir il m'annonça qu'il proposerait au Conseil de la Faculté le nom d'un autre collègue, ce que je ne manquai pas de porter à la connaissance de M. le Doyen Michel de Boüard. La proposition de M. Johannet ne fut pas retenue par M. le Doyen, qui, selon l'amicale indiscretion d'un collègue l'avait rejetée avec vigueur. C'est donc ainsi que je devins Chargée d'Enseignement sur le poste de Maître de Conférences qui se transforma à mon insu et je ne sais trop quand en poste de Professeur. La passation de pouvoir n'eut lieu qu'en janvier 1969 et fut des plus brèves : «Tenez, Odartchenko, voilà les clés ! ». Depuis Johannet et moi restons animés par un réciproque respect, coloré d'une réciproque admiration.

Quelques données d'histoire

En près de quarante ans de carrière à l'Université de Caen j'ai vu, au niveau des diplômes nationaux, se succéder différentes organisations des enseignements. Il y eut d'abord le système CELG [Certificat d'Études Littéraires Générales], Licence, DES [Diplôme d'Études Supérieures] (1an + 2ans + 1an), puis le système DEUG [Diplôme d'Études Universitaires Générales], Licence, Maîtrise (2 ans + 1 an + 1an) décliné en deux filières, LLCE [Langue, Littérature et Civilisation Étrangères], mention russe et LEA [Langues Étrangères Appliquées], mention anglais-russe. L'actuelle organisation, mise en place après mon départ est dite LMD [Licence, Master, Doctorat] (6 semestres + 4 semestres + 6 semestres, sachant que l'année universitaire compte deux semestres). Le diplôme universitaire (2 ans), siglé AEPR [Attestation d'Études Préparatoires de Russe] est devenu DUEPR [Diplôme Universitaire d'Études Préparatoires de Russe]. L'Université de Caen est devenue Université de Caen Basse-Normandie. Comme les autres Facultés, l'ancienne FLSH [Faculté des Lettres et Sciences Humaines] s'est réorganisée en UER [Unité d'Enseignement et de Recherche] puis en UFR [Unité de Formation et de Recherche]. Les langues vivantes ont fini par se regrouper au sein de l'UFR des LVE [Langues Vivantes Étrangères]. L'Institut de Russe des années 60 est devenu Institut d'Études Slaves (regroupant le russe et le polonais) puis enfin

Département d'Études Slaves.

De l'évolution du « potentiel » enseignant et des diplômes habilités

Au moment de sa création, l'Institut disposait de quatre postes, un poste de Maître de Conférences, un poste d'Assistant, un poste de Lecteur de russe auquel, ainsi que je l'ai déjà dit, s'était ajouté un poste de Lecteur de polonais. Durant six ans, nous fûmes donc trois — M. Johannet, Mme Guéguen et moi-même à enseigner le russe. La direction de l'Institut fut exercée par M. Johannet jusqu'à son départ pour Nanterre, et c'est moi-même qui, depuis le départ de Johannet jusqu'au moment de mon propre départ au 1^{er} septembre de l'an 2000, exerçai la fonction de Directeur de ce qui fut Institut pour devenir Département. En matière de postes, la situation du Département d'Études Slaves subit des fluctuations, en raison de cette cruelle pratique universitaire qui a pour nom « redéploiement » et qui permet à l'Université de faire publier un poste vacant dans la discipline de son choix. Le russe, en raison de ses « petits » effectifs (particularité qu'il partageait avec bien d'autres disciplines) était une cible de choix. Pour « récupérer » les postes ainsi perdus, il me fallut déployer des trésors d'ingéniosité administrative et de persuasive pugnacité. Pour ce qui concerne la dernière année universitaire — 1999-2000 — où j'exerçai à l'Université de Caen, le département comptait huit postes statutaires : deux postes de Professeur dont l'un était occupé par un Maître de Conférences, deux postes de Maître de Conférences, un poste de PRAG [Professeur Agrégé], un poste d'ATER [Attaché Temporaire d'Études et de Recherches] et deux postes de Lecteur dont l'un était affecté au polonais. Il s'était attaché, pratique courante pour décharger les enseignants titulaires d'un surplus d'heures complémentaires, les services d'une vacataire. En matière de potentiel enseignant, le département était solide.

Concernant le russe, à la création de l'Institut, les diplômes habilités étaient le CELG, la Licence et peu après le Diplôme d'Études Supérieures. A ces diplômes nationaux s'était ajouté l'AEPR. En 1999-2000, le Département d'Études Slaves offrait aux étudiants le DEUG, la Licence et la Maîtrise dans les deux filières, LLCE et LEA, (en binôme avec l'anglais). S'y ajoutait toujours le DUEPR de même qu'une préparation, certes partielle, aux deux concours de recrutement (CAPES et Agrégation). En matière de diplômes habilités, le département était solide aussi.

La solidité et la bonne réputation du département tant au niveau local qu'au niveau national étaient indéniables. Les effectifs de « spécialistes », toujours jugés « petits » par comparaison à ceux de l'anglais ou de l'espagnol n'en étaient pas moins très honorables au niveau national. En revanche, les effectifs des « débutants » avaient toujours été très élevés et parmi les étudiants ayant choisi cet enseignement comme 3^o LVE à titre optionnel, un petit nombre d'entre eux — un tout petit nombre il est vrai — choisissait de rejoindre la filière des spécialistes, s'illustrant auprès de leurs camarades venus du lycée comme d'excellents grammairiens.

L'ombre d'une menace

Avait surgi, venue de l'université, en 1998 je crois, une menace de fermer le DEUG LEA anglais-russe. Devant le péril, le collectif enseignant du département eut l'idée, au vu des succès universitaires de ces débutants devenus spécialistes, d'ouvrir le russe au niveau du DEUG, tant LEA que LLCE, à des débutants (la pratique existait depuis la nuit des temps dans le cadre des langues dites « nordiques »), avec un enseignement renforcé par la mise en commun des heures des deux filières. Pour en finir, le projet fut adopté par le CA [Conseil d'Administration de l'Université], mais la défense dudit projet fut rude, essentiellement au niveau du CEVU [Conseil des Études et de la Vie Universitaire] devant lequel j'avais demandé à être entendue. Je me rappelle avoir jeté toutes mes forces dans le combat pour la cause du russe. Les collègues du département que je venais de quitter et qui m'avaient amicalement souhaité bonne chance se lamentaient déjà — la bataille n'était-elle pas perdue d'avance — quand je vins les retrouver pour leur dire que la partie était gagnée, que les deux filières seraient maintenues et qu'elles seraient toutes deux ouvertes, dès la prochaine rentrée, à qui n'avait jamais encore étudié le russe. Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais éprouvé, de toute ma vie universitaire, une semblable peur de perdre.

Ils furent nos étudiants

La motivation de nos étudiants à se consacrer à l'étude du russe était essentiellement culturelle, plus rarement politique. La plus surprenante de toutes fut celle de cet étudiant camerounais, Pierre de son prénom, tout droit venu de Yaoundé. Nous lui avions, Johannet et moi demandé pour quelle raison il avait choisi de préparer une licence de russe. Sa réponse nous laissa sans voix : « Parce que je veux être ministre dans mon pays ». J'ignore s'il devint effectivement ministre, mais je sais qu'il fit carrière dans la diplomatie.

D'autres de nos étudiants ont choisi d'enseigner le russe. Ce fut le cas de Nathalie Kadjaieva -Ducreux, d'Anne-Marie Olive-Passaret qui fut professeur agrégé au lycée Claude Monet à Paris, de Maud Beck-Surcouf et d'Anne-Marie Quédrü-Chtepa qui, toutes deux titulaires d'un CAPES de russe ont enseigné dans les établissements du second degré à Caen, ou encore de Suzanne Vitali-Chardon qui elle aussi enseigna à Caen. Ce fut surtout le cas de la fille de notre collègue historien Gabriel Désert, Myriam Désert qui est actuellement Professeur à l'Université de Paris-IV Sorbonne.

La motivation des étudiants qui choisissaient l'initiation au russe comme option à leur discipline d'élection était, je crois la bonne réputation, la qualité formatrice qu'avaient les cours que j'assurais à ce niveau. Les nombreux témoignages d'anciens

étudiants débutants qu'il m'arrive encore de rencontrer en sont la preuve. Celui qui me réjouit le cœur est celui de cet étudiant, juriste je crois, actuellement à la retraite. « Savez-vous, Madame Odartchenko, de tous les cours que j'ai suivis à l'Université de Caen, le seul dont j'ai conservé l'ensemble des notes est le vôtre ».

Une simple histoire d'heures complémentaires

En matière d'administration, j'ai déjà dit avoir tout à apprendre. Dès le départ de M. Johannet, je pris donc la direction du département et dès la mise en place de l'UER je fis partie de son conseil d'administration où mon enthousiasme participatif n'avait d'égal que ma naïveté. Par exemple, j'ignorais tout, en matière d'heures complémentaires du mode d'attribution qui en était faite à chaque UER par l'Université, à chaque discipline par chaque UER. Il était fait une grâce insigne à notre département de recevoir une poignée d'heures complémentaires, une vraie misère. J'étais placée, au sein du département devant un cruel dilemme : soit on « fermait » tout ou partie d'un diplôme, soit on assurait gracieusement les enseignements. Je n'hésitai pas sur le choix à faire, je pris la décision d'assurer dix heures hebdomadaires d'enseignement gratuitement, pratique qui m'attirait le courroux de mes collègues linguistes ; la situation perdura plusieurs années.

Afin d'obtenir une substantielle augmentation d'heures complémentaires à la dotation qui nous était faite, je décidai un beau jour de monter un dossier et j'allai, pour ce faire, consulter M. Marc Desmoulin, Responsable de la Scolarité à l'Université. Il me donna accès à tous les documents dont j'avais besoin, m'ayant auparavant expliqué le mode de calcul des heures complémentaires. L'équation était fort simple : « nombre d'heures complémentaires = charges – potentiel ». J'appris que les charges afférentes à chaque diplôme sont exprimées en nombre d'heures annuelles et qu'elles sont fixées par décret, que le potentiel de chaque discipline, exprimé en nombre d'heures annuelles dépend du nombre d'enseignants relevant de la discipline, sachant que le service d'un enseignant est lui aussi fixé par décret. Certes le nombre d'heures complémentaires que le MEN [Ministère de l'Éducation Nationale] attribue à telle Université est toujours inférieur, mais jamais de manière scandaleuse, au nombre théorique calculé selon l'équation citée.

Je fis alors une découverte stupéfiante : notre département générait un nombre d'heures complémentaires que l'Université versait au compte de l'UER des LVE. Cette dernière avait pris une bien curieuse habitude de répartition. Au département d'études slaves sa poignée d'heures complémentaires, dont son directeur devait s'estimer heureux d'être bénéficiaire, aux autres départements une dotation généralement égale et parfois supérieure à celle qu'ils avaient générée. Je partis en croisade, et si j'avais un temps été naïve, je devins un redoutable négociateur. Je finis donc par faire admettre au Conseil de l'UER (ou peut-être déjà de l'UFR) que l'attribution des heures complémentaires devait se faire département par département et

au prorata de la dotation théorique que chacun d'entre eux générait et qu'enfin les ajustements de dotation ne devaient se faire qu'à la marge.

Comment un poste peut changer de discipline

Si, en matière de gestion des moyens je maîtrisais désormais la situation, en matière de gestion des postes je n'avais pas encore pris toute la juste mesure de ma naïveté. Notre collègue Jean Thieulin vint un jour de mai 1984 me dire qu'il avait obtenu sa mutation à Rouen (il était rouennais) et qu'il ne serait plus des nôtres à la prochaine rentrée universitaire. Je savais que son poste serait proposé au redéploiement et que l'avis du Conseil de l'UFR qui indiquait vouloir conserver le poste au russe n'écartait pas toute menace. Nous nous sommes, mes collègues Robert Best, Michel Niqueux et moi-même constitués en délégation et avons demandé à être entendus par le Conseil d'Administration de l'Université. Notre demande fut acceptée, nous avons plaidé la cause du russe, clamé avec conviction qu'il fallait que le poste laissé vacant par notre collègue soit publié en russe. Malgré notre intervention, nous avons été « dépouillés » du poste qu'occupait M. Thieulin que, de nombreuses années durant je traitai, bien amicalement il est vrai, de « traître ». La récupération du poste passa par la longue procédure de création.

Comment je devins Membre du Conseil d'Administration de l'Université

L'expérience fut douloureuse ; elle eut pour effet de m'inciter à proposer ma candidature pour être membre du CA — je fus élue au titre du collège B [celui des Maîtres de Conférences] de l'UFR des LVE au tout début de l'année 1986. D'élection en réélection je suis restée membre du CA jusqu'à la date de mon départ. J'y avais acquis une solide réputation d'empêcheur de tourner en rond et celle, beaucoup plus flatteuse, d'avoir la parfaite connaissance des dossiers que je défendais. Intervenant toujours sans notes, je jouissais du privilège d'être écoutée dans un silence religieux. Certes je défendais, avec conviction et en toute impartialité les intérêts de l'UFR des LVE dans sa globalité, mais cela ne m'empêchait nullement de veiller à ce qu'aucune force maléfique ne se dresse contre le russe.

De la rédaction d'un guide des études à celle d'une maquette des LVE

Je crois que personne ne songe à contester mes talents d'organisateur et d'administrateur ; je les avais de toute date mis au service de notre département, organisant seule chaque année les enseignements de tous les diplômes dans les deux filières de même que les services des collègues à qui j'avais l'habitude de laisser le

choix quant à l'enseignement qu'ils souhaitent dispenser à nos étudiants, rédigeant le guide des études où rien n'était oublié : horaires, intitulés des enseignements, codes alphanumériques, programmes, mode de contrôle des connaissances avec coefficients et durée horaire des épreuves. Comportant une trentaine de pages, il fut manuscrit, rédigé de ma plus belle main jusqu'en 1998-1999 (il paraît que j'ai une très jolie écriture) avec, dès 1998, en couverture la reproduction de K. Malévitch, Principe de peinture murale, Vitebsk 1919, puis dactylographié grâce aux talents et à la gentillesse de notre collègue Rémi Camus pour l'année 1999-2000.

Mes « incontestables talents » d'organisateur je les mis, en 1993-1994 au service de l'UFR, en concrétisant la réforme des diplômes que nous imposait notre ministère de tutelle par une maquette générale qui donnait à chaque discipline linguistique le même schéma organisationnel, imposant une même terminologie tout en mettant en valeur ses particularités culturelles propres. Le travail fut titanesque — il m'en reste un gros classeur de documents préparatoires qui pèse [curieuse mesure d'appréciation !] quatre kilos. La maquette LVE fut saluée, à l'Université, comme une des meilleures. Ce travail, bien sûr fut bénéfique au Département d'Etudes Slaves.

Une Commission de Spécialité devenue Commission de Spécialistes

Dans le même souci de servir le Département d'Études Slaves je fis toujours partie de la Commission de Spécialistes (dite à une certaine époque Commission de Spécialité) de la 13^{ème} section [langues slaves], puis des 13^{ème} et 15^{ème} [autres langues vivantes] sections à titre de Présidente de ladite commission jusqu'en 1985, date à laquelle notre collègue M. Niqueux, désormais Professeur en prit naturellement la présidence pour m'en laisser la vice-présidence et le travail d'organisation. Cette commission a pour fonction principale d'examiner les candidatures aux postes déclarés vacants, d'auditionner les candidats et pour finir d'opérer, par vote, le classement des dites candidatures. Les travaux de la « Commission » ne m'auront laissé que de très bons souvenirs.

De l'aveu d'un échec

Je ne tairai pas ce que je considère être un échec. Dans le cadre de ce qui s'est appelé le PUN [Pôle Universitaire Normand] j'ai tenté de mettre en synergie les enseignements de russe des trois universités normandes — Caen, Rouen, Le Havre. Le projet était séduisant, il avait reçu l'agrément de tous les collègues russisants, mais il est à jamais resté en l'état de projet. Dommage ?

De l'amour de la langue russe et de l'amour de l'enseignement

Être au service de l'État pour être au service du russe, la devise qui fut la mienne fut ma fierté ; enseigner le russe fut tout à la fois ma joie et mon bonheur. Oui, du premier au dernier jour de ma carrière j'ai aimé enseigner le russe, aimé transmettre mon amour de la langue de mes ancêtres.

Il fut toujours organisé, de 1958 à 2000, un enseignement pour tel qui n'avait jamais étudié de russe et cet enseignement s'est toujours inscrit, à titre d'option, dans le cadre de diplômes d'autres disciplines ; c'est toujours moi qui ai assuré ces cours pour débutants, qui avaient tous lieu en amphithéâtre. Les exercices oraux y étaient collectifs et tel le maestro qui sait, dans le tutti de l'orchestre isoler la fausse note, je savais repérer sans erreur celui ou celle qui prononçait de travers et dans ce cas, je me déplaçais et l'exercice devenait individuel. Si la méthode usitée n'était certes pas orthodoxe elle avait le mérite d'être efficace : interrogé à l'oral et prié de lire un des textes étudiés, le candidat reproduisait, de surprenante façon, ma propre manière de prononcer et d'accentuer. Durant toutes ces années d'enseignement aux débutants, j'ai toujours veillé à ce que l'étudiant au terme de son année d'études sache s'orienter au sein du système verbal et du système nominal russes et puisse, avec profit lire une grammaire traditionnelle ou bien encore suivre les cours de la première année de DEUG de russe, avant que cette dernière ne soit ouverte à des débutants.

C'est à mon Maître, le Professeur Robert Léon Wagner, ce «Seigneur intellectuel de la Sorbonne » que je dus l'intelligence de la grammaire moderne, de l'histoire de la langue et de l'explication de texte. Dans ce dernier exercice, j'apprenais à l'étudiant certes à comprendre ce que disaient les mots mais surtout à découvrir ce qui se cachait sous les mots, à saisir le message que portait en soi le texte. En matière d'enseignement de la grammaire, j'avais très tôt élaboré une approche personnelle, à caractère scientifique très marqué du système nominal et du système verbal de la langue moderne. L'étude historique ne donnait lieu à exposé que dans la stricte mesure où la situation du russe moderne pouvait en être éclairée. Quant à l'étude des déclinaisons de l'adjectif et du substantif, avec leurs normes et leurs sous-normes, à la reconnaissance, sur critères morphologiques des aspects, à la formation des couples verbaux, à la conjugaison du présent, qu'il soit de type fort ou de type faible selon qu'il comporte ou non une alternance consonantique et/ou vocalique, tout cela donnait matière à des exposés que j'illustrais toujours au tableau et que les étudiants ne manquaient jamais de trouver clairs, lumineux, disaient-ils. Leur admiration tenait certes pour part du fait que je travaillais sans notes.

La rumeur qui courait hors les murs de Caen disait que je formais de bons grammairiens, les étudiants de Caen disaient: «Madame, vous m'avez fait aimer la grammaire » ou encore « Madame, quand allez-vous écrire « votre » grammaire ? » Aux dernières nouvelles, ladite grammaire est en cours de rédaction. Et pour en revenir à la flatteuse rumeur, m'est avis qu'elle ne saurait être démentie par ce que je puis ici rapporter. Une mienne collègue au département préparait l'agrégation pour la seconde fois ; son échec à une première tentative était dû à une note calamiteuse (égale ou

inférieure à 02/20 je crois) obtenue à la question de grammaire. Plusieurs semaines de suite, entre deux trains — elle était parisienne — et sur un coin de table du buffet de la gare, je lui bourrai littéralement le crâne avec les bonnes réponses aux questions qui pourraient être posées. Aujourd'hui encore, j'admire son immense patience et sa phénoménale capacité de mémorisation. Elle eut beaucoup de chance — ayant tiré une des questions que nous avons étudiées, elle fut gratifiée d'un 14/20 et fut admise au concours.

Nombreux furent mes collègues

Parmi tous les collègues qui ont enseigné au sein de ce qui fut Institut de Russe pour devenir Département d'Études Slaves, il y eut ceux qui partirent au motif de « faire valoir leurs droits à la retraite ». Ce fut le cas, en 1994, de Daredjane Markowicz qui formait, avec une rare maîtrise, des « forts en thème », expression qu'il convient d'entendre au sens propre comme d'ailleurs au sens figuré. Ce fut mon cas il y eut onze ans au 1er septembre de cette année 2011. Ce fut encore le cas, il y a déjà quatre ans, de

Catherine Brailon-Khodalityzky qui avait ce don si merveilleux de former d'excellents russisants, tous amoureux de la langue et de la culture russes. Ce sera très bientôt le cas de M. Niqueux puisqu'aussi bien il effectuait ce 9 septembre 2011 sa dernière rentrée universitaire. Il y eut, vers les années 70, le départ vers d'autres destinées de notre illustre collègue Alexandre Tolstoï. Il y eut aussi les départs des lecteurs dont la présence sur poste est statutairement limitée à quelques années. Ce fut le cas, dans un passé relativement récent de nos collègues russisants Eugène Volsky, Boris Chichlo, Maria Grinko, Irina Baskina, de nos collègues de polonais Adam Kulawik et Waldemar Blonski. Marina Guéguen qui avait ouvert l'enseignement du russe en 1958 avait été renouvelée chaque année sur un poste de lectorat libre. Elle nous quitta, un certain jour de juillet 1983, au terme d'une lutte héroïque mais hélas perdue contre la maladie ; sa disparition laissa un très grand vide dans notre département et longtemps après, son amicale mémoire et son immatérielle présence m'ont accompagnée dans les salles où nous faisons cours.

Il y eut des départs « bien compréhensibles » : les collègues quittaient l'université de Caen pour l'université proche de leur lieu de résidence. Ainsi donc le parisien José Johannet partit au tout début de l'année 1969 pour Nanterre, la parisienne Hélène Henry-Safier quitta, au début des années 70 Caen pour Vincennes, le rouennais Jean Thieulin partit en 1984 pour Rouen, la lilloise Christine Meunier- Bracquenier partit en 1999 pour Lille, enfin la parisienne Anne Coldefy-Faucard quitta, en l'an 2000 Caen pour l'université de Paris-IV Sorbonne. Luba Jurgenson gagna, elle aussi l'université de Paris-IV. Quelques années après mon départ notre collègue Rémi Camus fut nommé à l'INALCO à Paris. Mais pourquoi diable le Département d'Études Slaves de l'Université de Caen Basse-Normandie est-il si malhabile à retenir, plus de quelques années, les très chers collègues en son sein ?

Il y eut le cas de ce collègue, Maître de Conférences stagiaire. « Son cas » fut examiné par toutes les instances universitaires qui décidèrent — in fine — de donner un avis défavorable à sa titularisation. Après avoir été recruté sur un poste que nous avions la certitude de perdre si nous le laissions vacant, il était remercié. La décision, pour être salutaire n'en fut pas moins rude et me laissa pour longtemps un goût amer. Mais là comme ailleurs, « le bouledogue du département » revendique sa mission de « chien de garde ».

Je parlerai ici quelque peu longuement de notre collègue Robert Best. En mars 1985 avait été publié au Bulletin Officiel un poste de Professeur à l'Université de Caen sur lequel il posa sa candidature. Un jour de la fin du mois de décembre, je reçus copie de la lettre que M. Best avait adressée à Madame le Présidente de l'Université où il déclarait retirer sa candidature. Un suicide professionnel, prélude à un suicide physique ? J'ai fait part de mon inquiétude à Madame la Présidente de l'Université Jacqueline Genet, à l'épouse Francine Best, à Michel Niqueux. Robert Best s'est suicidé, un jour d'avril 1986, il avait 52 ans. Michel Niqueux fut élu Professeur. Notre émotion à tous fut immense. Cet excellent collègue, homme de grande culture, spécialiste de la civilisation russe de grande valeur avait, durant vingt ans enseigné les mêmes étudiants que nous et désormais il n'était plus. Longtemps, longtemps, longtemps je me suis reproché de n'avoir pas su empêcher le tragique irréparable de s'accomplir. Il n'est, jusqu'à ce jour rien qui puisse dissiper la douloureuse tristesse que j'éprouve à évoquer son souvenir.

Du nouveau Directeur du Département

Je parlais, il convenait d'élire un nouveau directeur. Donc fut réuni le comité paritaire du département. Le verdict des urnes tomba : était élue directeur Anne Coldefy- Faucard. Cette dernière, se dit très honorée, remercia les membres du comité du choix qu'ils avaient fait puis déclara ne pouvoir accepter la charge de directeur — elle venait d'être nommée à la Sorbonne. Eut lieu un second scrutin. Le verdict des urnes tomba : était élue directeur du département Catherine Braillon-Khodalitzky. Michel Niqueux fut, pour sa part, élu directeur-adjoint. Anne Odartchenko, Anne Coldefy, Catherine Braillon — décidément ce département était scandaleusement féministe.

Les manifestations culturelles

Les manifestations culturelles « internes » mobilisaient étudiants et enseignants du département. Ce fut le cas d'un concert de chant choral que je ne puis plus situer dans le temps ; ce fut le cas de la représentation théâtrale d'un certain vendredi 5 avril où l'on donnait un acte des *Âmes mortes* de Gogol, selon une mise en scène de Boulgakov, suivi d'un acte du *Revizor* du même Gogol. L'entrée avait été déclarée gratuite, la représentation devait avoir lieu « à l'institut » mais une intempestive fuite de toiture nous imposa un repli impromptu au sous-sol du bâtiment.

Les applaudissements furent nourris. Il y eut ce colloque, au titre énigmatique et magnifique — « entre humiliation et illumination » — qui fut organisé les 22 et 23 mai 2000 par le Département d'Études Slaves en collaboration avec le Cinéma Lux. Sont intervenus sur le thème deux de nos collègues et l'une de nos étudiantes. Le cinéma Lux projeta, entre autres films, « La demoiselle et le voyou » de Vladimir Maïakovski, URSS, 1918.

Maintes furent les manifestations culturelles de notre département à caractère universitaire et non étroitement départemental — je n'évoquerai ici que deux d'entre elles. L'inauguration, en 1973 de l'amphithéâtre Nicolas Copernic et le colloque international intitulé « la Russie des provinces » en 1998.

L'année 1973 a été l'année du cinq-centième anniversaire de la naissance de Nicolas Copernic. La ville de Caen honora la mémoire de l'astronome polonais en donnant son nom à une avenue ainsi qu'à une école publique. L'Université de Caen dont le Président était Monsieur Jacques Izard décida, quant à elle de donner le nom de Nicolas Copernic au Grand Amphithéâtre du Bâtiment des Lettres. Le projet fut initié par notre regretté collègue, lecteur de polonais Waldemar Blonski qui mena l'ensemble des négociations ; certes je ne ménageai, dans l'affaire ni mon temps, ni ma peine, ni mes conseils. La cérémonie qui marqua la dénomination officielle de l'Amphithéâtre Nicolas Copernic eut lieu le jeudi 29 novembre 1973 ; elle fut suivie d'un lunch et d'un récital de piano. Avaient été présents aux cérémonies l'Ambassadeur et le Consul Général de la République Populaire de Pologne à Paris ainsi que le Directeur du Centre des Recherches Scientifiques de Paris. La manifestation fut un réel grand succès.

Madame Josette Travert était Présidente de l'Université quand se tinrent, en 1998, le samedi 14 novembre, le Congrès de l'Association Française des Russisants et le samedi 14 et dimanche 15 novembre le colloque international intitulé « La Russie des provinces : une histoire, une actualité, un avenir ? ». L'organisation du Congrès fut assurée par notre collègue Michel Niqueux, celle du colloque, initié par notre collègue Anne Coldefy-Faucard le fut par cette dernière. Le programme était vaste et ambitieux : il y a été débattu de la Russie des provinces — c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas Moscou (le « Centre »). Les titres des interventions sont à cet égard révélateurs : « Les mutations récentes dans les relations entre le Centre et les régions. », « Les grandes étapes du développement régional : le cas de Voronej. » ou encore « Les régions du Caucase du Nord et l'islam : l'exemple du Daghestan. » Les intervenants étaient venus à Caen, auréolés de leur prestige : Nikita Struve de Paris-X – Nanterre, Véronique Jobert de Paris-IV – Sorbonne, Nikolaï Petrov de la Fondation Carnegie, Moscou ou encore Jean Radvanyi de l'INALCO, Paris. Seule Frédérique Longuet-Marx inscrivait, par son intervention l'Université de Caen dans le colloque. Ma propre contribution au colloque fut de rédiger les deux pages d'information que publia, dans son N° 76 le Bulletin d'informations de l'Université « Phenix-infos », l'une sur le département d'études slaves et l'autre sur le congrès et sur le colloque. Le retentissement du colloque dépassa

assez largement les limites de l'Université de Caen.

Les « Repas d'Institut »

Ce qui fit, de nombreuses années la bonne réputation du département tient de l'excellence de ses enseignements, de la richesse des diplômes proposés, de la haute valeur scientifique des publications que signent les collègues et — je l'affirme ici sans vergogne aucune — plus encore de cette entité plus matérielle que spirituelle et qui a pour nom « Le Repas d'Institut ». J'organisais, dans les locaux du département, en fin d'année et tout juste après les derniers examens oraux un repas auquel étaient invités les collègues et les étudiants du département, des collègues linguistes de notre UFR, le Directeur de ladite UFR, des « personnels administratifs» (le terme est d'une rare laideur) de l'UFR et de l'Université, tel son Secrétaire Général, tel son Responsable de la Scolarité ou encore celui du Service Juridique. L'invitation que je faisais donnait du repas cette bien curieuse définition : « c'est debout, c'est froid, c'est copieux — c'est russe et c'est bon. » C'est moi qui organisais le buffet, préparant, à côté du traditionnel jambon d'York présenté entier tantôt une « salade russe », tantôt un « poisson mariné à la russe », tantôt de la « selëdka », tantôt encore de l'anguille fumée. A mon sens, le « Repas d'Institut » était destiné à favoriser, en dehors de tout cadre institutionnel, de libres échanges entre enseignants, étudiants, administratifs. J'ajouterai — la chose importe — que le vin et la vodka étaient certes servis à volonté mais toujours « consommés avec [la plus grande] modération ». Certains se souviendront peut-être encore que je déclarais les festivités ouvertes en expliquant, joignant le geste à la parole, la manière traditionnelle de boire la vodka.

Une carrière atypique

Je consacrerai, pour finir un petit paragraphe à ma propre personne. Tout d'abord si j'étais AAO pour le guide des études, si j'étais Madame pour les étudiants j'étais Anna Andréievna pour les collègues qui entre eux me donnaient du « grand chef ». Ensuite chacun qui me lira comprendra que j'ai conduit à l'Université de Caen une carrière atypique. Certes les chapitres de l'enseignement et de l'administration ont été richissimes, celui de ma recherche est en revanche d'une pauvreté navrante, mais... non, je n'ai pas renoncé à écrire « ma » grammaire, celle que les étudiants me réclamaient si fort.

Un hommage, un héritage

En conclusion je dirai que c'est à Monsieur le Doyen Michel de Bouïard que l'actuel Département d'Études Slaves doit son existence. Qu'il soit ici rendu hommage à sa mémoire. C'est à l'ensemble des collègues de ce Département dont je fus, plus de

trente années le Directeur qu'il doit la belle prospérité qu'il a acquise. Qu'ils soient ici tous remerciés.

Caen, septembre 2011

**Mes souvenirs sur les débuts de l'enseignement du russe à la
Faculté des Lettre de Caen**

José JOHANNET

J'ai exercé à la Faculté des Lettres et sciences humaines de l'Université de Caen d'octobre 1960 à juin (et administrativement : septembre) 1969. Durant la dernière de ces années universitaires, j'enseignais « à cheval » sur Caen et Paris X- Nanterre. Le poste s'intitulait « maître de conférences » (ce qui correspond plus ou moins aujourd'hui à « professeur de deuxième classe »), dénommé « chargé d'enseignement » pour ceux qui n'étaient pas encore docteurs d'État.

Fin juin - début juillet, professeur au lycée du Parc à Lyon, je m'acquittais de diverses fonctions auxiliaires auprès du jury de l'agrégation de russe pendant l'oral (par exemple apporter aux candidats les ouvrages dont ils avaient besoin pour préparer leurs « leçons ») ; un jour, le président du jury Pierre Pascal me fit passer un petit papier : « Voulez-vous être maître de conférences à Caen? » ; d'un signe, j'acquiesçai et n'y pensai plus. Pendant les vacances, je reçus d'André Mazon, notre maître à tous, un mot m'annonçant qu'il avait obtenu un détachement pour moi au CNRS. Il fallait choisir, j'ai opté pour Caen ; Mazon, dépité mais lucide et bon prophète, dit alors en substance : quel dommage! Johannet adore l'enseignement, il va choisir Caen et ne finira jamais sa thèse!

L'enseignement supérieur du russe disposait alors de trois chaires créées avant 1914 (Lille, Paris, Lyon) — je ne tiens pas compte du Collège de France et de l'École des Langues orientales qui possédaient un statut spécial —, une chaire à Strasbourg héritée des Allemands (son premier titulaire français fut André Mazon), une chaire à Bordeaux créée au lendemain de la deuxième guerre mondiale (Georges Luciani) et une autre à Aix-en-Provence (Dimitri Stremoukhoff) en 1956.

Au milieu des vacances, je fus joint téléphoniquement (et non sans peine) par le doyen de Bouïard, qui me donna rendez-vous dans un lieu prestigieux : le hall intérieur de la Bibliothèque Nationale. Il m'y annonça que la Faculté avait obtenu la création ferme pour la rentrée d'octobre d'une chaire de russe (transformée plus tard, avec l'apparition du polonais, en chaire de slave) et que Pierre Pascal avait indiqué mon nom. Il me demanda alors à brûle-pourpoint de lui fournir pour publication et affichage un programme pour les trois certificats de russe : études pratiques, philologie, littérature (le quatrième était à prendre en dehors de la spécialité). Pris à l'improviste, je puisai dans les différents programmes de la Sorbonne que j'avais déjà eu l'occasion de traiter pendant mes années d'assistantat, puis de chargé de cours. Nous convînmes d'un rendez-vous ultérieur à Caen, où il me montrerait la Faculté et, plus précisément, mes locaux.

À l'époque, la rentrée universitaire se faisait, je crois, vers la mi-octobre.

Le temps de me préparer à mes nouvelles fonctions, d'emménager à Paris (ma femme y avait été nommée au lycée Hélène Boucher), je montai dans le train à la gare Saint-Lazare et pris contact avec la ville de Caen et son université. Seize ans après le Débarquement et le départ des troupes allemandes, les stigmates de la guerre et de la résistance acharnée de la Wehrmacht se voyaient encore partout : de nombreux îlots n'étaient pas encore reconstruits, les abbayes et les églises n'avaient pas trop souffert. L'université, de construction récente, se trouvait à l'écart.

Le doyen m'attendait et me montra les locaux qu'il me destinait. Une chaire d'espagnol avait été créée l'année précédente (ou deux ans avant?) et était logée sous

les combles ; au russe était assignée non pas la cave, mais un local (un grand débarras, plutôt) situé dans le bâtiment au fond à gauche, plus ou moins sous l'escalier qui menait aux étages nobles. On y avait disposé des tables, des chaises, un tableau, quelques rayonnages pour des livres — le paradis.

Une petite parenthèse pour la bibliothèque : les livres soviétiques étaient alors très bon marché et les crédits qui m'étaient alloués m'ont permis alors de constituer assez rapidement un fonds très convenable ; l'enregistrement des ouvrages (attribution d'un numéro d'inventaire), l'établissement des « mémoires » m'occupaient pas mal de temps chaque semaine.

Je fis connaissance d'Anne Odartchenko, qui donnait déjà des cours pour débutants (ceux-ci furent pendant longtemps le principal vivier alimentant le recrutement des étudiants de russe). Le département de slave lui doit énormément. Une autre préoccupation était le problème du lecteur (ou de la lectrice) de russe. Y avait-il à Caen un milieu russe, vivant, actif? Je n'en avais pas la moindre idée, mais le doyen me rassura, il avait quelqu'un à me proposer : Madame Guéguen (prononcer Guéguin) née Marina Pantéleïmonovna Zantchenko, dont je voudrais parler plus longuement, tant était grande la place qu'elle allait occuper chez nous.

Elle était originaire de Léninegrad où son père (qu'elle avait très peu connu, ses parents étant séparés) était chirurgien. Prise au piège du siège de la ville, sa mère mourut de privations. Elle-même avait été ensuite évacuée sur la glace du lac Ladoga en janvier 1942 et prise en charge dans un train qui avançait avec une telle lenteur, décrivant une immense courbe entre Moscou et l'Oural, qu'elle parvint au Nord-Caucase à l'automne de la même année... en même temps que les Allemands. Ceux-ci l'emmenèrent avec eux dans leur retraite comme travailleuse déportée (*Ostarbeiterin*). C'est ainsi qu'elle avait atterri à Berlin, où elle rencontra son futur mari, Louis Guéguen, prisonnier de guerre. Elle l'accompagna jusqu'à Caen. Louis Guéguen était employé à la Société des autocars de Normandie, connaissait bien Michel de Bouïard par une amicale de résistants. Le doyen me proposa Marina comme lectrice, nous fîmes connaissance et sympathisâmes tout de suite. Elle était très cultivée, douée d'une forte personnalité, parlait un beau et pur russe. Nous étions vraiment très liés. Après mon départ de Caen, je ne l'ai revue que l'année de sa mort dans une salle de l'hôpital Curie à Paris, mais nous nous téléphonions souvent.

Marina Guéguen est un très bon exemple de ce qu'on est convenu d'appeler la « seconde émigration ». La « première » était évidemment celle qui suivit en 1918-1921 la fin de la guerre civile : après avoir longtemps vécu dans le mythe de l'écroulement rapide du régime soviétique, elle s'était résignée à devoir rester en Europe, puis aux États-Unis, avait fait souche, unie dans le culte de la langue, de ses grands écrivains et dans la pratique de sa foi orthodoxe. On peut aujourd'hui la considérer comme fondue dans la population autochtone. La « troisième » émigration remonte aux années 1970 : elle est celle des Juifs brimés et des « dissidents ». La seconde est celle des « personnes déplacées » : travailleurs forcés, éventuellement prisonniers refusant le retour en URSS.

Le doyen de Bouïard était une figure respectée aussi bien à l'Université de Caen que dans le monde scientifique et résistant. Rescapé des camps de Neuengamme, membre de l'Institut (Ac. Des Inscriptions et Belles-lettres), inventeur d'une nouvelle

discipline scientifique : l'archéologie médiévale, personnalité d'extrême-gauche où il était très populaire (je me souviens d'être venu de Paris par le même train que lui : sur le quai de la gare de Caen, il avait été salué par un cheminot d'un sonore « Bonjour, Michel ! »). Son vice-doyen et successeur André Journaux, lui aussi forte personnalité et grand spécialiste de la géographie physique (créateur d'un laboratoire de recherche du CNRS dans cette discipline), m'a dit un jour n'avoir jamais pénétré dans son bureau sans un irréprouvable sentiment de vague appréhension. Au demeurant, volontiers pince-sans-rire, libéral dans son application du règlement, de Bouïard accueillait dans l'Assemblée de la Faculté (qui n'aurait dû comporter que les professeurs et maîtres de conférences titulaires) aussi bien les chargés d'enseignement comme moi que les assistants et maîtres-assistants (dont le corps était en voie de création). Dans les scrutins officiels (concernant par exemple la réforme de l'Université), ne votaient bien sûr que les titulaires.

Un jour, il était passé me voir dans mon « grand débarras ». Remarquant que nous ne disposions pas d'un bureau bien à nous, il nous proposa à Anne Odartchenko et à moi de déménager nos affaires dans son propre bureau de professeur, situé à l'étage au-dessus dans un grand couloir bordé de bureaux personnels à droite et à gauche. Bien peu l'auraient fait. Il avait pris sa retraite en 1967, me semble-t-il, et tout le monde, par la suite, se demanda quelle aurait été son attitude en mai de l'année suivante.

Enseignants et étudiants

La Faculté des Lettres ne manquait pas de « poids lourds » : outre le doyen et le vice-doyen, je citerai l'angliciste Sylèvre Monod, Frédéric Durand, titulaire d'une chaire de langues scandinaves (Vikings oblige !), la seule en France alors avec la Sorbonne ; Pierre Chaunu (histoire moderne), champion et héraut de l'« histoire quantitative », la plus grande personnalité scientifique de la Faculté des Lettres de Caen, protestant qui avait eu la douleur de perdre son jeune enfant et nous avait donné avec son épouse un exemple extraordinaire de douleur et action de grâces mêlées ; Gaston Mialaret, créateur de la pédagogie comme discipline scientifique. Cela pour les « résidents » ou semi-résidents, car une bonne moitié du corps enseignant venait de Paris chaque semaine (appelés plus tard les « turbo-profs »), Francis Bar (philologie romane) venait même de Bourges. Nous formions une troupe assez nombreuse qui se logeait pour la plupart à l'hôtel d'Espagne, puis après sa disparition, à l'hôtel de la place Royale. Le premier nommé était très convivial, avec son bar (et un sensationnel barman) ; d'autres collègues descendaient à l'hôtel des Quatrans, rue Gémare. Parmi ces itinérants, je me rappelle surtout Paul Guinard, mon collègue d'espagnol, compagnon de train et souvent de dîner (chez « Alcide ») ; Pierre Vidal-Naquet, assistant d'histoire ; Claude Lefort (1924-2004), sociologue, ancien trotskiste, fondateur et animateur de « Socialisme ou Barbarie », grande figure de l'« autre gauche », que nous retrouverons en mai 1968 ; Jacques Seebacher, spécialiste reconnu et éditeur de Victor Hugo ; Jean-Louis Backès, agrégé de russe mais professeur de français et de littérature comparée.

Les étudiants sont plus flous dans mes souvenirs (sûrement parce qu'étudiant est par essence une condition transitoire). Mes premiers étudiants (honneur à ces braves !)

ont été Maud Surcouf (Beck), Anne-Marie Quédrü et Pierre Mvondo-Shé, un personnage étonnant, Camerounais marié à une Normande, obstiné dans ses études, qui a fait par la suite une carrière de diplomate (je l'ai revu en poste à Moscou et pestant contre la façon dont les Noirs y étaient traités), il a été aussi consul général à Paris. Je me souviens aussi d'un ecclésiastique envoyé à la Faculté par son établissement d'enseignement, j'ai oublié son nom, ne l'appelant que « Monsieur l'abbé » et n'utilisant son nom que sur des affiches de résultats universitaires. Par la suite, j'ai retenu le nom de Sage, qui était le représentant de nos étudiants à l'Assemblée générale de la Faculté en mai 68, ainsi que celui du pittoresque Durand-Monty, d'origine yougoslave, combinant des études de russe, d'histoire, et une activité de « tour-opérateur » — il organisait des voyages en URSS à une époque où le voyage était encore fort difficile.

Événements notables

Comme je l'ai dit, la Faculté était de construction relativement récente, elle était donc celle que l'on donnait souvent à voir à des visiteurs étrangers. J'ai dû une fois cornaquer des Soviétiques et me suis rendu compte à cette occasion que je n'étais absolument pas fait pour l'interprétariat : je traitais chaque phrase comme une version où il faut toujours chercher le mot le plus juste.

Le doyen de Bouïard, désireux de mieux faire connaître la Faculté aux Caennais, avait instauré une série de conférences données par le corps enseignant. Les langues vivantes inaugurèrent cette initiative (qui n'a pas eu de suites). Je me souviens d'une remarquable conférence sur Goethe donnée par le chargé d'enseignement à Rouen (qui dépendait alors de Caen). Pour ma part, j'avais choisi comme sujet « Les débuts de la littérature soviétique » (il aurait fallu ajouter « russe »). Mon idée était avant tout de faire connaître les deux fameux poèmes d'Alexandre Blok : *les Douze* et *les Scythes*. Les étudiants de russe avaient fait de la publicité et l'amphi était plein.

Les « événements » par excellence ont été naturellement ceux de « mai 68 ». Les avaient précédés à Caen (à Nanterre aussi) différents signes avant-coureurs qui auraient dû m'apparaître comme prémonitoires, mais je n'y avais vu que du feu. En février 1968, le ministre de l'Éducation Nationale, Alain Peyrefitte, était venu inaugurer le nouveau bâtiment de la Faculté des Lettres. Il devait prononcer un discours dans un amphi tout neuf, à moitié enterré (un peu comme un *podval* russe). Une meute hurlante d'étudiants de l'UNEF l'attendait au dehors et l'empêcha de parler en jetant par un vasistas des projectiles divers ; le ministre s'essuyait avec un grand sang-froid, mais nous fûmes obligés de descendre piteusement dans le second amphi, plus profond. Son discours, je crois, ne fit pas allusion à cet accueil turbulent, la sortie eut lieu au milieu de la même troupe vociférante. Je me rappelle très bien avoir été stupéfié par ces scènes, n'ayant pas la moindre idée, à l'époque, de la révolte étudiante contre la réforme de l'Université voulue par le gouvernement. Cette révolte n'était pas sans causes profondes (les causes immédiates étant l'insuffisance criante des moyens mis en œuvre pour accompagner ces changements). Les moyens existaient pourtant puisqu'ils furent débloqués à l'automne.

Arriva le mois de mai : grèves, occupation des locaux de jour comme de nuit. Le doyen de Caen partit pour Paris expliquer avec de nombreux autres collègues au directeur des Enseignements supérieurs ce qui se passait et demander instructions et directives. Réponse : Euh ! faites donc pour le mieux, n'est-ce pas ? Il revint, roulant des pensées de vengeance et, dès le lundi suivant (je ne sais plus la date), convoqua par télégramme tout le personnel enseignant à une grande assemblée générale extraordinaire. Je l'avais devancé, étant parti par le premier train du matin, et tombai sur un établissement en complète effervescence : du monde partout (souvent inconnu), toutes les salles, tous les amphis plus ou moins « occupés ». L'AG commença à 14h ou 14h 30, dans l'amphi d'où avait été chassé Peyrefitte, mais dut, si mes souvenirs sont exacts, déménager aussi dans l'amphi inférieur, plus vaste. Journaux m'avait demandé d'assurer le secrétariat de séance à ses côtés (ce que je faisais déjà depuis plus d'un an), je me trouvai donc sur l'estrade pendant quelques séances, à une place privilégiée.

Il s'ensuivit une semaine littéralement épuisante : AG à 14 h, présidée avec calme par Jean-Louis Backès, puis Anne-Marie Seronde (Madame Yves Babonnet), géographe, pour plusieurs séances. Fin de l'AG vers 18 h, nouvelles AG non officielles dans les bâtiments les plus anciens de l'Université (au-dessus de l'esplanade), dîner (restau U ?), nouvelle AG informelle, retour à l'hôtel où je devais mettre en ordre mes notes et téléphoner à Paris où ma femme me donnait des nouvelles de Nanterre. J'ai beaucoup admiré Journaux, homme de sang-froid, d'une grande présence d'esprit, — il ne lui manquait que des lumières sur l'extrême-gauche étudiante (et enseignante !), mais peu de professeurs titulaires en possédaient !

Grève générale en France, aucun train ne fonctionnait plus. Je me rappelle fort bien un épisode pittoresque : nous avions, Claude Lefort et moi, rendez-vous à la porte d'Orléans avec Anne Odartchenko, qui devait nous transporter dans sa précieuse voiture jusqu'à Caen (le trajet était plus long qu'aujourd'hui, l'autoroute de l'Ouest restant encore à l'état embryonnaire). Très rapidement se déclara une fuite dans le réservoir d'essence, et toutes les stations-service étaient fermées. Soudain le paysage s'anima, nous venions de passer la « frontière » du Calvados, toutes les « pompes » fonctionnaient. Sauvés !

Ces quelques semaines ont fort bien révélé de multiples clivages ainsi que de fortes personnalités étudiantes et enseignantes. La Faculté des Lettres de Caen revêtait une physionomie étrange dans le paysage de la révolution universitaire. Le doyen présida les premières AG, répondant avec sang-froid et bonheur aux nombreuses interventions provocatrices ; par exemple, à quelques étudiants « exigeant » la démission du doyen, il se contenta de faire remarquer qu'il ne demandait pas mieux (« si vous croyez que c'est agréable en ce moment ! »), mais alors, que plus personne dans la Faculté ne serait habilité à signer les états de paiement du personnel ATOS (je ne sais plus si cette abréviation était déjà en usage) et des étudiants boursiers, ce qui mit immédiatement fin à la contestation. Une autre fois, « sommé » de présenter un « rapport » sur une entrevue qu'il avait eue au ministère, il se contenta de rectifier : « non pas un rapport, mais quelques informations ».

Les clivages ne manquaient pas : gauche/droite évidemment, résidents/non résidents, professeurs titulaires/chargés d'enseignement/maîtres assistants et assistants.

Les étudiants de droite brillèrent par leur absence ou leur silence, les communistes et gauchistes monopolisaient les débats. Nous avons tous découvert à cette époque la vogue des trotskistes : « franckistes » du nom de leur leader national Pierre Franck, ou « lambertistes » (cornaqués dans la clandestinité par Pierre Boussel-Lambert). Les premiers étaient représentés par la JCR (Jeunesses communistes révolutionnaires) groupés dans l'amphi autour des étudiants de sociologie et de Claude Lefort, les seconds rassemblés dans la FER (Fédération des étudiants révolutionnaires), plus ou moins clandestins. La JCR était très active, avait des étudiants rompus à l'intervention (j'ai retenu le nom et la silhouette de Madame Salesses, déléguée étudiante aux côtés de Jacques Seebacher, délégué enseignant, aux « Assises de la Faculté des Lettres » (je ne garantis que le mot « assises »). L'« image » de la Faculté — enseignants et étudiants siégeant dans le même amphi, y avait déplu (collaboration de classes !). Beaucoup de talents divers, je ne sais absolument pas ce qu'ils sont devenus.

De tout ce remue-ménage, il reste un témoin : l'ensemble des procès-verbaux des délibérations dans les AG successives, reliés dans un recueil solennellement remis à Jean-Louis Backès. Mais certaines séances avaient vraiment été rudes, je me souviens d'une violente sortie (au propre et au figuré) de Pierre Chaunu entonnant une vibrante *Marseillaise*. La plupart des AG s'étaient tout de même déroulées dans une atmosphère policée (quelques dérapages en ville tout de même), bien différente de celle j'allais retrouver à Paris X- Nanterre.

Au total, j'ai gardé un excellent souvenir de mes années d'enseignement à Caen.



José Johannet et son épouse devant leur traduction de
Mars dix-sept de Soljénitsyne (*La roue rouge*, t. 3, en collaboration avec Anne
Coldefy-Faucard et Jean-Paul Sémon) - Fayard, 1998

NdE : agrégé de russe en 1952, José Johannet, spécialiste de philologie russe, a participé à l'édition et à la traduction des *Œuvres complètes* de Gogol dans la Pléiade, et a traduit, en collaboration, *l'Archipel du Goulag* et une dizaine d'ouvrages de Soljénitsyne.

Première étudiante de russe

Maud BECK

Comment l'enseignement du russe a-t-il démarré à Caen ? D'une façon très pittoresque et que je suis en mesure de raconter puisque j'ai été la première étudiante de russe à Caen.

Alors que je faisais mes études en 1^{ère} A' au lycée de jeunes filles rue Pasteur (section classique, avec grec et latin, mathématiques et physique), pendant l'année scolaire 1958-1959, j'apprends qu'une dame originaire de Léninegrad propose des cours facultatifs de russe. Notre directrice d'alors, très autoritaire, m'interdit de m'y inscrire, en raison de ma charge de travail déjà lourde. L'année suivante, j'entre en Math' Élem' et suis vite débordée par les mathématiques et la physique. Je « redescends » donc en Philo et peux alors suivre les cours de philosophie de Madame Mona Ozouf (qui n'était pas encore l'historienne renommée d'aujourd'hui) et une heure de russe hebdomadaire avec Marina Guéguen... Et c'est le choc ! Je connais l'alphabet grec et n'ai pas de peine à déchiffrer le russe. Aussi, j'avale en un an le petit manuel orange de Davydoff et Pauliat et, surtout, je découvre un monde nouveau, une nouvelle civilisation, une nouvelle littérature, en particulier Alexandre Blok, vénéré par Madame Guéguen. Cette dernière me confia un jour qu'elle réussissait à obtenir des nouvelles de ses amis restés en Union Soviétique par l'intermédiaire de Sviatoslav Richter qui venait régulièrement en France donner des concerts aux Granges de Meslay.

En septembre 1960 j'entre en Hypokhâgne. On vient d'ouvrir l'Institut de russe (octobre 1960), avec autant d'enseignants que d'étudiants : un professeur, M. Johannet, son assistante M^{lle} Odartchenko, jeune agrégée, et la lectrice, Madame Guéguen, qui me mettent la main dessus. Car nous ne sommes que trois étudiants : Alain Dambry, le fils d'un journaliste rouennais, dont la grand-mère est d'origine juive russe ; Pierre Mvondo, un étudiant camerounais (qui a abandonné l'allemand, sa seconde langue, à cause de la sévérité des professeurs), et moi-même. Mes parents s'inquiètent de mon choix. M. Johannet les persuade de me laisser faire des études de russe. C'est le bon moment, car l'enseignement commence tout juste à démarrer en France. J'abandonne la Khâgne et prépare le Diplôme universitaire de russe (1^{ère} année). À Paris, je fais mes achats de livres et dictionnaires aux Éditeurs réunis, rue de la Montagne Sainte-Geneviève et à la librairie du Globe (rue de la Vrillière), où la vendeuse de l'époque, une vraie spécialiste de l'Agitprop, me fait acheter *l'Histoire du PCUS*... L'année suivante, j'entame la licence.

À quoi ressemble l'Institut de russe de l'époque ? Il est logé, disons enterré, dans les sous-sols de l'actuelle faculté de droit, tout près des bureaux du doyen Michel de Boüard, le grand archéologue caennais.

Quelle est la clientèle ? Les trois étudiants cités ci-dessus et quelques auditeurs libres : un prêtre, des médecins retraités, un serbo-croate, une vieille dame russe émigrée qui vient de Rouen chaque semaine, Madame de Boüard...

Comment recruter des étudiants ? Ou plutôt comment faire connaître le russe ? C'est là qu'intervient Anne Odartchenko. Elle dispense un cours de russe hebdomadaire et facultatif au lycée Malherbe (le lycée de garçons), alors logé dans l'ancienne Abbaye aux Hommes. Et ce cours a du succès. Peut-être en raison de l'originalité de la langue, mais surtout pour les rencontres qu'il permet. En effet le lycée de jeunes filles (rue Pasteur) n'étant plus assez grand, il a essaimé dans des baraquements construits dans la cour du lycée Malherbe, donnant sur la place Guillouard. Les garçons et les filles se partagent la cour, mais interdiction d'approcher du grillage pendant les récréations : gare aux surveillantes ! Qu'à cela ne tienne. Les garçons s'inscrivent en russe, où le cours est mixte, et peuvent ainsi partager les bancs avec les filles.

L'ambiance ? Elle est tout à fait familiale. Marina est notre « matouchka » qui nous reçoit souvent chez elle à l'heure du thé, rue de la Justice à la Guérinière. M. Johannet qui fait beaucoup de digressions, riches de contenu, nous emmène tous les trois finir les cours de russe au café Les Touristes, boulevard des Alliés. À plusieurs reprises Alain, Mvondo et moi voulons l'inviter, ce qu'il a toujours refusé avant que nous ayons fini notre licence de russe, pour nous éviter d'être accusés de subornation de fonctionnaire. Ses cours de vieux-russe sont passionnants car ils expliquent les nombreuses irrégularités du russe moderne. Rien à voir avec les cours, parfaitement ennuyeux, de vieil et moyen-anglais que je suis obligée de suivre parallèlement. Anne Odartchenko est aussi une grammairienne et nous surprend par ses tenues originales : cheveux longs dans le dos, bagues d'avant la révolution à chaque doigt, bottes de style Louis XIV (c'est le début de la mode) ; un jour elle arrive chapeauté, vêtue et chaussée de cuir noir et les cheveux coupés court à la Jean Seberg .

À une époque, elle était surnommée « le bouledogue » : en effet, elle écrivait au tableau de la main droite et de l'autre, tenait en laisse un petit bouledogue. Les cours étaient interrompus vers 17 h pour boire le thé avec Madame Odartchenko mère ou encore lorsque le chien devait aller faire ses besoins sur la pelouse de l'Université. M. Johannet, lui, portait une « tubeteïka » (calotte ouzbek) offerte par Mvondo au retour d'un voyage en URSS. Il finit souvent les cours avec deux mégots de papier maïs aux coins de la bouche.

Puis, après la licence, vient la préparation de la maîtrise. Le sujet m'en est donné par M. Johannet : « Le style et la composition du *Manteau* de Gogol ». Caen ne possède pas beaucoup de documents, je les ai vite parcourus après que M. Johannet m'a fourni un petit emploi de documentaliste à l'Institut. Mon travail consiste à cataloguer dans un grand registre toilé les premiers achats de livres. C'est lui aussi qui m'obtient alors une bourse de deux mois en URSS (mi-octobre-mi décembre 1964). Deux jours en train, traversée des deux Berlin, fouille impressionnante par des policiers bardés de cuir, accompagnés de chiens, examen des dessous des wagons avec de grands miroirs au cas où il y aurait un passager clandestin en route vers le paradis soviétique... Le paysage devient de plus en plus gris. Les gens se pressent, voûtés, les femmes portent toutes un chapeau cloche alors à la mode dans les pays de l'Est. Passage de la frontière en pleine nuit avec réveil en fanfare par l'hymne soviétique dans tous les compartiments. Arrêt dans la gare de Brest-Litovsk pour permettre de soulever les wagons et les adapter à l'écartement des rails, plus large. Des moujiks et des babas dorment avec leur baluchon sur de pittoresques bancs en bois sculpté (au retour ils auront été remplacés par des bancs en formica). Je passe un mois à Moscou dans un vieil hôtel du quartier du VDNKh [Exposition des réalisations de l'économie soviétique] aujourd'hui disparu. J'affronte pour la première fois la neige et le froid russes. Je n'ai pas eu assez d'argent pour m'acheter une « dublenka » [manteau de mouton retourné]. C'est une petite couturière qui m'a confectionné (comme pour l'Akaki Akakievitch de Gogol) un manteau avec une doublure qui est en fait une pelisse des surplus de l'armée américaine ! Je découvre les bains russes. C'est une matrone complètement nue qui, à ma plus grande stupéfaction, m'ouvre la porte et ensuite me demande de lui gratter le dos et en remerciement me propose le même service.

Tous les deux jours, au petit déjeuner, on nous sert un bol de caviar pour quatre ! Je travaille tous les soirs à la Leninka [Bibliothèque Lénine] d'où l'on a d'abord voulu me refouler car je suis en pantalon. Pas de photocopieurs bien sûr, mais je travaille par contre dans la salle des Académiciens, jusqu'à 23 heures, assise dans un profond fauteuil de cuir. Un soir, je vais avec mes camarades au Bolchoï, où le rouge et or tape-à-l'œil des balcons m'éblouissent. Les « pissouary » ont à l'époque des portes à claire-voie. Dans la journée, je cherche des livres sur Gogol chez les bouquinistes du vieil Arbat. M. Johannet m'a donné une petite somme. J'achète le Dal' [précieux dictionnaire du XIX^e s., en quatre volumes] et les œuvres de Dostoïevski, qui n'est pas en odeur de sainteté à l'époque. Le programme de visites est intéressant : la datcha de Lénine (avec sa fameuse voiture montée sur des skis), la ville de Toula où nous nous arrêtons aux toilettes municipales (c'est-à-dire une grande planchée percée de six trous au-dessus desquels sont accroupies cinq femmes jupes retroussées...), Iasnaïa Poliana [domaine de Tolstoï]

sous la neige (déjeuner dans un « traktir » aujourd'hui disparu, avec les vêtements fumants sur le poêle). Un traîneau passe comme une flèche, le moujik debout tenant les rênes, la famille assise derrière. Au retour, panne près de la Kama, en pleine nuit, et pas question de demander asile au kolkhoze voisin. Le chauffeur répare lui-même son bus avec des bouts de fil de fer et nous demande de vérifier s'il n'y a pas de fumée à l'arrière.

Puis un mois à Léninegrad où notre groupe, curieusement, est plus surveillé qu'à Moscou, mais logé à l'hôtel Astoria. Khrouchtchev vient d'être limogé et remplacé par Brejnev. Personne ne sait à quoi s'en tenir. J'apprendrai, beaucoup plus tard, que l'on est en train de faire un procès kafkaïen à Brodski pour parasitisme et qu'Efim Etkind, qui témoigna en sa faveur, a lui aussi des ennuis (ce dernier, maître d'André Markovicz, sera plus tard expulsé d'URSS et accueilli à l'université de Nanterre où M. Johannet, qui n'a pas terminé sa volumineuse thèse sur l'attribut, lui cède sa place de directeur de l'Institut de russe). C'est aussi à cette époque que des étudiants berlinois ont creusé un tunnel pour passer à l'ouest. Les cours ont lieu à l'Institut Herzen, et l'après-midi est consacré aux visites, en particulier les palais nouvellement restaurés de Tsarskoïé Selo et Peterhof, mais surtout je fais la connaissance de personnes attachantes : Anna Teterevnikova, professeur de littérature française à l'Institut Herzen, traductrice d'Hervé Bazin, Vladimir Galba, son mari, caricaturiste qui a travaillé durant le blocus de Léninegrad (1941-1943) dans le groupe « Boevoï Karandach » qui réalisait les affiches et dessins anti-nazis, affichés sur les « fenêtres Rosta ». Dans ces années 60, il collabore à l'hédomadaire satirique *Krokodil*, fait des portraits d'acteurs de théâtre et, comme beaucoup de ses collègues, s'est reconverti dans l'illustration de livres pour enfants. Il a eu l'audace de représenter le *Tarakanichtche* de Tchoukovski avec les moustaches de Staline. Il me fait connaître N. Tcherkassov (l'« Ivan le terrible » d'Eisenstein) qui joue alors au Kirov les « Petites tragédies » de Pouchkine. Immense dans sa petite loge, il est obligé de se baisser pour me signer un autographe. Puis Mikhaïl Solomonovitch Treskounov, critique littéraire, spécialiste d'Alexandre Dumas. Son patronyme lui interdira tout voyage en Occident. Il fut marié en premières noces à la grand-mère de Tatiana de Rosnay et possédait une nature morte peinte par un de Rosnay, ainsi qu'un très beau portrait d'Anna Akhmatova. Et enfin la veuve d'un poète, Bronia, délicieuse dame d'allure très aristocratique. Elle a la chance d'habiter Canal Griboïedov et a meublé son bel appartement exclusivement en mobilier Paul 1^{er} en loupe de bouleau de Carélie ; tout date de la même époque, samovar en argent, porcelaine... ; sa datcha de Komarovo, sur le golfe de Finlande, a récupéré d'autres meubles plus disparates. L'Ermitage a hérité de tout après son décès, il y a quelques années. Vladimir et Anna deviendront de grands amis et à chacune de mes visites ils inviteront pour moi journalistes, poètes, historiens... Un de ces journalistes me montre une carte d'état-major très détaillée de la Normandie, où sont soulignées toutes les voies ferrées et les gares. Un historien, qui travaille à la bibliothèque Saltykov-Chtchedrine, me révèle comment il a retrouvé les lieux du roman de Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, en comptant les pas que fait Raskolnikov entre sa chambre, le porche où il découvre la hache, l'appartement de l'usurière. Il me montre tous les endroits du roman dont le fameux « kolodets » [la cour-puits], le commissariat de police, ainsi que les différentes adresses de Dostoïevski, toujours situées à un angle de rue pour faciliter l'observation

du quartier. Quand je demande au bibliothécaire s'il compte venir un jour en France, il me fait cette réponse inattendue : « oui, bientôt, sur un char d'assaut ! » Parle-t-il sérieusement ?

Revenons à Caen. C'est en septembre 1964 que l'enseignement du russe est créé officiellement au Lycée Pasteur (une classe de 4^e langue 2), à la suite d'une pétition des parents d'élèves rédigée par M. Gabriel Désert, professeur d'Histoire contemporaine à la faculté des lettres de Caen et père de Myriam. Cette classe m'est confiée. L'année suivante on ouvre une classe de 3^e et ainsi de suite. Je prépare simultanément le CAPES (25 postes, époque bénie !) auquel je suis admise en juin 1967 et pars faire mes trois stages pédagogiques, d'abord à Sceaux où je retrouve la directrice qui m'avait interdit d'étudier le russe en première A'. Ce premier stage sera déterminant pour moi car ma conseillère pédagogique est Madame Petit (future M^{me} Davydoff) excellent professeur. Puis à Henri IV. Deux semaines à Lakanal où j'ai comme élève un des fils de M. Davydoff. Et enfin au lycée d'Enghien-les-Bains. Arrive mai 1968... et les épreuves pratiques du CAPES. Je fais cours à une classe de 4^e dont M^{me} Petit a repêché quelques élèves et à une Terminale qui n'en compte que 3. Heureusement, les professeurs membres du jury n'ont pas été obligés de prendre la place des élèves comme cela a été le cas dans d'autres lycées.

J'ai la chance d'être nommée à Caen et, pour constituer un service complet, M. Davydoff a fait créer un enseignement de russe 3^e langue. Plus tard on ajoutera le russe LV1, puis un enseignement dit « bilingue » (russe renforcé) pour lequel je me suis portée volontaire, ainsi que Catherine Braillon, au collège Henri Brunet. Le lycée Malherbe a aussi un enseignement de russe seconde langue, assuré par Robert Best, avant qu'il ne soit nommé à l'Université de Caen. Il est remplacé alors par Anne-Marie Quédrü qui a suivi le même parcours que le mien, à un an d'intervalle. Robert Best est un homme très attachant et très sensible. Et c'est aussi un grand érudit, agrégé de philosophie et de russe.

Tous les ans nous recevons un ou une assistant(e) soviétique, originaire de Russie, Ukraine, Biélorussie, Bouriatie... Le premier fut le sévère Victor, qui avait réponse à tout et retournait toutes les critiques faites au système soviétique. Il y eut un poète, fan des Beatles, un gentleman biélorusse fort élégant qui ne se séparait jamais de son attaché-case, une enseignante de Gorki qui découvrit une France très différente de celle que la propagande soviétique lui avait décrite et en fit une dépression, une Ukrainienne uniate de Lvov, qui était aussi une excellente cuisinière, un Bouriate surnommé par les élèves « Zolotozoubov » [« Dents d'or »] et qui laissa sur la terrasse du Lycée Malherbe un amoncellement de cadavres de bouteilles de vodka et de whisky, un Russe du sud de la Volga (Mineralnye Vody), qui passa sa deuxième année à faire du trafic, racheta pour l'hôpital thermal de sa ville le vieux matériel de la clinique Saint-Martin et tout un stock de Kinder surprises, un dandy qui disparut mystérieusement et qu'on retrouva plus tard noyé dans le canal de Caen à la mer, l'originale Irina Baskina qui le remplaça après avoir été expulsée de son pays et fut ensuite nommée lectrice à

l'Université...

L'enseignement du russe a sans doute valu au préfet, M. Feuilloley, d'accueillir à la préfecture le ministre de l'Instruction Publique de la RSFSR, venu préparer le voyage de Brejnev en France. Pour faciliter les échanges, le préfet avait invité à déjeuner les professeurs de russe. Je suis assise à la droite du ministre, surveillée par les yeux bleus froids et inquisiteurs de l'interprète officiel, véritable sosie de Vladimir Poutine. Ce sera heureusement l'occasion de faire la connaissance du préfet de la région Basse-Normandie, un homme d'une haute distinction et d'une grande civilité.

L'Institut de russe a été une pépinière de professeurs de russe : moi-même, René Meslin (au lycée Corneille de Rouen), Anne-Marie Quédrü (lycée Malherbe de Caen), Myriam Désert (Paris-IV), Suzanne Vitali (collège Henri-Brunet, Caen). Hélène Henry (Paris-IV) et Anne-Marie Olive (inspectrice régionale de russe), originaires de Caen, ont cependant fait leurs études à Paris. Mais le plus beau succès est celui de mon camarade d'études, Mvondo, le seul à posséder une licence de russe dans son pays et qui, grâce à elle, se retrouva un jour ambassadeur du Cameroun à Moscou !



Un « repas d'Institut » (p. 19), 22 juin 1988
1 - Anne-Marie Quédru. 2 - Suzanne Vitali (p. 39)
3 - Daredjan Markowicz
Photo Pascale Skrzyszowski

Premier étudiant de russe

Alain DAMBRY

Je vais essayer de revenir plus de cinquante ans en arrière pour expliquer comment je me suis passionné pour la langue russe. C'est en effet dès la quatrième que j'ai commencé à m'intéresser aux langues étrangères au détriment, il faut bien le reconnaître, d'autres matières considérées bien plus importantes à mon lycée Corneille de Rouen. En sixième mes débuts en anglais avaient été catastrophiques, mais ayant choisi l'espagnol comme seconde langue en quatrième j'ai compris que je pouvais comprendre et parler une langue étrangère sans problèmes. Je me suis alors intéressé à bien d'autres langues, dont l'allemand, l'italien etc grâce à la méthode Assimil. Et c'est alors que j'ai découvert le russe qui fut une révélation: J'avais l'impression étrange et merveilleuse de parler latin! Mais je dois avouer qu'arrivé à la moitié de la méthode Assimil j'étais perdu et découragé : J'avais une idée fort fantaisiste de la prononciation de la langue de Pouchkine (Je ne possédais aucun enregistrement des leçons) et je prononçais le russe comme il s'écrivait! En outre les participes et gérondifs fréquents dans la seconde moitié de la méthode m'effrayaient. Mais arrivé en seconde j'ai eu la chance de me voir proposer d'étudier le russe comme troisième langue facultative à mon lycée. Mon professeur russophone à l'accent impeccable Tatischeff me confirma dans mon amour pour le russe et me fit connaître une dame russe de l'émigration qui habitait Rouen et que j'allais voir

plusieurs fois par semaine pour parler russe avec elle. Elle devint ma "babouchka". Après la propédeutique mon professeur du collège littéraire de Rouen me conseilla de poursuivre mes études à l'Université de Caen où enseignaient M. Johannet, Mlle Odartchenko et Mme Guéguen. C'est ainsi que je devins étudiant à Caen; nous étions trois élèves : Maud, Mvondo et moi pour trois professeurs! A l'époque les cours étaient dispensés dans les sous-sols de la faculté de Lettres. Après une année d'études Mvondo m'invita à le suivre dans un voyage organisé en Union Soviétique et là je découvris un autre monde où la sympathie se disputait à la méfiance de l'étranger. Après avoir fini ma licence je ne fus qu'admissible au Capes et je devins pour un an maître auxiliaire à Valence, ce qui me permit de retourner à Moscou en échange de professeurs. Je garde un très bon souvenir de cette époque: notre professeur, une dame déjà âgée, étant très dévouée.

Je tentais à nouveau le CAPES au cours de mon service militaire et je ne fus à nouveau qu'admissible. J'étais professeur de russe à l'Ecole militaire de Paris, ce qui me permit de retourner à Moscou pour servir d'interprète lors des jeux où se mesuraient le bataillon de Joinville à l'armée soviétique. Quelle joie de me promener en uniforme dans les rues de Moscou salué par tous les miliciens! Mais après l'armée il me fallut prendre une décision; c'est alors que je me résolus à entreprendre une licence d'anglais et que je suis devenu professeur de la langue de Shakespeare. Ceci est une autre histoire. Mais la vie réserve toujours des surprises. Un de mes fils passionné de cuisine est devenu pour un an sous-chef d'un grand restaurant français de Moscou!!! Ce qui m'a donné l'occasion de revoir un Moscou bien changé avec des magasins ouverts 24 heures sur 24 avec des vendeurs souvent en léthargie comateuse! Revenu de Moscou mon fils s'est marié avec une des cuisinières russes de son restaurant et c'est ainsi que cinquante

après avoir abandonné mes études de russe j'ai à nouveau l'occasion de parler avec ma belle-fille une langue que j'ai malheureusement bien oubliée mais à laquelle je suis toujours resté très attaché.

Voilà ma modeste histoire, chers amis connus et inconnus.



Deuxième rang, à gauche : Irène Baskine, Daredjan Markowicz, Diana Maistre
Premier rang, à gauche : Pascale Skrzyszowski (p. 47), Alain Vallet, Irène Chevy,
(D E U G 1 , j u i n 1 9 8 8)
Jamileh Soltanian.

Un quart de siècle d'enseignement du russe à l'Université de Caen

Daredjan MARKOWICZ

C'était en 1970. Une année s'était écoulée depuis la tempête de 1968. Je travaillais au lycée Rodin à Paris. Tout le monde s'était remis au travail. Mais l'année 68 continuait à tout imprégner. Les élèves de toutes les classes savaient clairement... s'ils étaient de gauche ou de droite. La plupart se considéraient comme étant de gauche. Ils y croyaient dur comme fer, et puis ce n'était pas à la mode, d'être de droite. Il y avait quelque chose de touchant et d'un peu comique à regarder ces sympathisants de gauche ou de droite... de 12-13 ans. Mais s'ils s'impliquaient avec sérieux et intérêt dans la politique, il en allait de même pour les verbes russes. Et il y en avait beaucoup, de ceux qui avaient choisi le russe. En 3^e, ça allait jusqu'à 45! J'ai même dû aller demander au proviseur de diviser la classe en deux. Aujourd'hui, cela semble surréaliste.

C'est au printemps que j'ai reçu une lettre. De la part de la directrice du Département de russe de l'Université de Caen. Elle m'annonçait qu'ils avaient un poste d'enseignant de russe et me demandait si cela m'intéressait. Est-ce que cela m'intéressait? Bien-sûr, enseigner à l'université me paraissait plus intéressant qu'au lycée. Mais à Caen? 250 km de Paris, 2,5 heures de train. Il allait falloir dormir à Caen. Et moi, j'avais deux enfants, de 10 et 6 ans. Comment j'allais les laisser? Et combien de jours faudrait-il rester à Caen? Et qu'allait-il falloir enseigner?

Madame Odarchenko, la directrice du Département, me proposa de venir à Caen pour discuter des conditions de travail à l'Université. J'y suis donc allée. Il s'est avéré que l'on pouvait regrouper mes heures sur deux jours et qu'il ne me faudrait passer qu'une seule nuit à Caen. Je devais enseigner surtout la littérature et le thème. Quatre enseignants et une lectrice travaillaient dans ce Département.

Ce qui m'a étonnée, tout d'abord, quand je suis arrivée pour mon premier cours, c'était le nombre d'étudiants. Ils étaient 30 en 3^e année. Et je me suis mise à leur parler en russe. Ils étaient un peu tendus en m'écoutant, mais, en gros, ils me comprenaient. Mais, quand ils me parlaient, ils passaient au français. « Madame »... Cela me désolait.

Comme chaque enseignant avait 8 heures de cours, chacun passait à peu près deux au travail, et je ne rencontrais que ceux qui étaient là les mêmes jours que moi. Ce qui fait qu'il a fallu du temps pour que je connaisse tous mes collègues. J'ai fait la connaissance de Robert



Deuxième rang, à gauche : A. Odartchenko, D. Markowicz, D. Maistre
Premier rang, à gauche : I. Baskine . Photo Pascale Skrzyszowski (juin 1988)

Best, un homme charmant, qui à chaque question répondait « facile! », et effectivement les effectivement les problèmes se dissipaient.

Les questions administratives, c'est Anne Odarchenko qui les réglait d'une main de fer. Elle ne disait jamais « facile », elle exposait par le menu à une étudiante toute tremblante les multiples difficultés que celle-ci s'était créé elle-même, puis elle trouvait une solution à ce qui semblait sans issue.

Un jour, après mon cours, elle m'a appelée dans le couloir et m'a dit: « Je veux vous présenter Madame Guéguen, notre lectrice. Elle vient aussi de Léninegrad ». Et j'ai vu sortir du bureau une belle femme, imposante et élégante. Madame Odarchenko nous a présentées, et nous nous sommes mises à parler en russe. Et là, dans ce couloir, nous sommes immédiatement devenues amies. C'était quelqu'un de profondément cultivé et fin. Son histoire était peu banale.

Pendant la guerre, Marina Zanchenko avait vingt ans. Elle s'était retrouvée dans le Caucase. Les Allemands ont pris Piatigorsk où elle se trouvait, et elle a été déportée en Allemagne avec un grand nombre d'autres jeunes filles. Elle a passé la guerre à y travailler dans une usine. Des prisonniers de guerre français y travaillaient aussi. Elle a fait la connaissance de l'un d'entre eux, Louis Guéguen. A la fin de la guerre, il a réussi à partir avec elle, et par les moyens les plus improbables, en train, en charrette, à pied, ils sont arrivés en France. Ils se sont mariés.

Sa culture était incroyablement vaste, elle parlait plusieurs langues, elle connaissait et appréciait la musique, la littérature, la peinture...

J'enseignais surtout la littérature et le thème. Je me souviens que cette année-là, *La maison de Matriona* de Soljénitsyne et *Les collègues* d'Axionov étaient au programme. Il a fallu s'adapter à la nouvelle organisation des cours. Avant 1968, tout était basé sur le système des « certificats ». Il fallait quatre « certificats » pour obtenir la licence. Et là, tout avait changé. Ensuite, au cours de toutes mes années à l'Université, les réformes n'ont jamais cessé. Chaque année il fallait tout réorganiser, mais améliorerait-on quoi que ce soit..? Des réformes et des grèves. Dans tout le pays... Ceux qui souffraient le plus de ces grèves étaient les étudiants, ce n'était pas l'usine... Mais chaque année, tout était à recommencer.



À Ouistreham, en juin 1980 : à gauche : Robert Best, à droite : Marina Guéguen

Dans le programme de littérature, j'ai toujours été étonnée (quand je passais mes examens à la Sorbonne et ensuite quand j'enseignais) par l'absence de principe chronologique. Axionov était au programme, mais avant lui, il y avait qui? C'était pareil partout et tout le temps. Pour enseigner la littérature soviétique, comment raconter aux étudiants le quotidien en URSS? Le « raspredelenie » (répartition des étudiants diplômés dans tout le pays). Les appartements communautaires... Les files d'attente. En fait, chaque détail nécessitait une explication. Je me souviens leur avoir appris comment faire la queue. Comment prendre sa place dans trois files en même temps. Cela peut sembler étrange aujourd'hui, mais c'était tout un art du temps de ma

jeunesse soviétique. Se rendre là-bas était pratiquement impossible à ce moment-là. Pas comme maintenant, où on peut voyager en groupe ou seul, ou bien obtenir une bourse. À l'époque, si vous parveniez à y aller, il fallait bien arriver à se débrouiller.

Au moins les étudiants étaient motivés. Ils s'intéressaient, faisaient des efforts, posaient des questions. Il y en avait d'étonnants. J'étais ébahie par l'une d'entre eux. Je commençais à peine à leur expliquer ce qui me semblait être une question de grammaire compliquée, elle savait déjà tout. Je n'arrivais pas à comprendre comment. C'est vrai que maintenant Myriam Désert est Professeur à Paris IV.

Il y avait aussi deux amies inséparables. Elles allaient partout ensemble et s'asseyaient toujours côte à côte. Elles travaillaient très sérieusement. Leurs devoirs écrits étaient toujours très bons. Mais quand il s'agissait de parler, c'était le jour et la nuit. Frédérique Gravey se taisait, et n'ouvrait jamais la bouche. J'essayais par tous les moyens, impossible de lui faire articuler un mot. Alors que Ghislaine Bon parlait sans arrêt, qu'elle sache ou pas quoi répondre, elle trouvait toujours quelque chose. Le rêve de tout professeur. Et j'ai toujours en mémoire le minois futé de Pascale Skrzyszowski, un regard toujours très attentif, puis une question... et forcément au cœur du sujet.

Les étudiants français me stupéfiaient aussi par leur... comment dire, leur honnêteté universitaire. Ils ne soufflaient pas, ne se servaient pas d'« antisèches », ne copiaient pas. Quand les photocopieuses sont apparues, je faisais des expériences. Je leur donne un devoir, et je leur dis: « Travaillez et moi, je vais aller faire des photocopies ». Tout le monde savait que les photocopieuses se trouvaient au 1^{er} étage, et nous nous étions au 5^e. Il était clair que mon absence allait prendre un certain temps. Je pars. Je reviens. Je fais exprès de marcher très très doucement, et je m'approche de la porte. De toute évidence, les étudiants n'entendent pas que je suis à côté. Dans la salle, pas un bruit. Ils écrivent consciencieusement et en silence. J'entre. J'imagine ce que ce serait en Russie! On ne s'entendrait plus, tout le monde copierait sur tout le monde, on s'enverrait des petits mots... Et ces Français qui se prétendent indisciplinés, qui en sont même fiers! C'est ça l'indiscipline?

Il y avait des étudiants étrangers. Parfois je voyais arriver des Polonaises. A peine était-elle rentrée, je comprenais que c'était une Polonaise. Elle a un port de reine. Personne ne marche comme ça. En général, elles pouvaient se débrouiller en russe, et si elles ne savaient pas, elles utilisaient tranquillement une expression polonaise, et continuaient sans se démonter.

Parfois, nous recevions des Américaines. Et là, ce n'était pas toujours sans problèmes. Nous travaillons le russe oral. Je leur demande de me raconter « Le petit chaperon rouge ». Quelqu'un raconte : « ...et le loup mange le Petit Chaperon rouge et sa grand-mère ». Et je vois tout à coup, une certaine confusion parmi les étudiants. Il y a un souci? Une Américaine répond: « Ce n'était pas comme ça... Il ne les a pas mangées... Elles se sont cachées dans un placard ». Mais d'où sort cette version? « Chez nous, c'est comme ça dans l'histoire »... Et dans la vraie vie, ce n'est pas comme ici non plus. Je rapporte leurs devoirs écrits, et je les distribue. Et comme d'habitude, je dis à chacun : « Cette fois, c'était mieux que la dernière.... Mais vous, ce n'est pas sérieux comme travail. Quand même, on ne peut pas écrire « je veux qu'il vient » en 3^e

année ». Certains sont contents, d'autres pas, mais tout se passe comme toujours. Et soudain, j'entends des pleurs. Qu'est ce qui se passe? Une mignonne petite Américaine vient me voir à la fin du cours. « On ne fait jamais ça chez nous! On ne commente jamais les devoirs devant tout le monde! C'est très humiliant! ». Vous m'en direz tant... Mais après ça, je n'ai plus jamais commenté les devoirs des Américains en public.

Et c'est ainsi, que j'ai passé 26 ans à Caen. De nouveaux enseignants sont arrivés, d'autres sont partis. Robert Best a connu une mort tragique. Marina Guéguen aussi est décédée. Les étudiants ont grandi, certains ont abandonné le russe, d'autres l'enseignent ou s'en servent pour leur travail, ils ne l'oublient pas et vont parfois en Russie. J'ai gardé le contact avec quelques uns. C'est tellement agréable de recevoir de temps à autre une petite lettre (parfois en russe, parfois en français), ou même de rencontrer l'un d'entre eux.

Bonne continuation à tous!

Au « Cinquième »

Suzanne VITALI

Je suis arrivée à l'Université de Caen en septembre 1969.

Venant du Havre, guidée par les anciens qui m'avait menée par les vieilles rues, puis par les contreforts du Château, l'Esplanade de la Paix s'offrait à nos regards : le Phœnix déjà bariolé nous accueillait. Aucune trace des désastres de la guerre dans la ville, comme par miracle, elle était déjà reconstruite. Nous ne savions pas que l'Université de Caen de la rue Saint-Sauveur détruite en une nuit cauchemardesque des bombardements de 1944 par ceux-là même qui l'avait fondée, venait juste de renaître de ses cendres, justifiant ainsi son symbole. Nous ne savions que vaguement qu'elle venait de subir encore les affres de mai 1968, — elle avait assisté à la naissance du mouvement du 22 mars,— puis ceux de l'année 69 encore mouvementée, et que son bariolage devenait une tradition.

J'étais montée au Cinquième*, l'ascenseur, les murs étaient déjà tagués, mais dans l'air flottait un nuage de fumée grise, une odeur âcre : en ces temps-là, la cigarette était autorisée, même pendant les cours.

L'Institut de russe perché là-haut dans l'angle semblait comme un refuge, un havre sécurisé, protégé par son icône de la Trinité, par son samovar paisible. Deux classes et une bibliothèque-salle de travail, dont pendant trois années je serai la

"gardienne"- car en ces temps-là, on ne lésinait pas – et où je resterai bloquée un beau soir par un peloton de CRS au moment de nouveaux mouvements étudiants.

Et l'année commença. Chacune des personnalités de nos professeurs nous a transmis sa part de la culture et de la langue russes. Tout d'abord nos regrettés professeurs disparus prématurément, Madame Guéguen, qui a fait résonner en nous et à jamais les vers de Pouchkine, de Blok, de Biély... Monsieur Best qui a décrypté pour nous l'histoire des mouvements révolutionnaires du 19^e siècle, précurseurs des bouleversements du 20^e... Les autres professeurs n'ont pas moins creusé en nous les sillons de la connaissance et nous ont guidés dans la préparation des Unités de Valeur : Madame Markowicz, inlassablement, nous a montré comment confronter les deux langues, passer de l'une à l'autre sans erreur, sans laisser échapper l'essentiel, en prenant en compte les particularités de l'une et de l'autre. Monsieur Tolstoï, - affolé un beau jour lors de mon évanouissement, car j'étais enceinte** et il avait craint que j'accouche sur place! - a essayé de nous inculquer l'art difficile du *pereskaz* [restitution]. Enfin Madame Odartchenko, pour tous Anna Andréïevna, à la personnalité si forte qu'elle représentait à elle seule l'image de l'Institut de russe, a tant martelé les règles de la grammaire qu'elles résonnent encore. D'autres professeurs sont venus quelque temps comme Mademoiselle Henry ou Monsieur Thieulin.

* Le cinquième étage (côté esplanade) du bâtiment des Lettres

C'est lorsque je suivais ma dernière année que Monsieur Niqueux est arrivé, nous a fait étudier en détail *La Punaise* de Maïakovski, au programme du CAPES. Puis l'Institut a continué sa vie sans nous, a accueilli d'autres enseignants et d'autres étudiants. Mais sous la direction de Monsieur Niqueux il a accueilli régulièrement les professeurs de russe de l'Académie de Caen dans le cadre de la formation continue, nous permettant, l'espace d'une journée, de retrouver son atmosphère apaisante.





***Ce bébé-là est venu vingt ans après étudier à son tour à l'Institut, il a connu d'autres professeurs, une autre ambiance. C'est dans le cadre des échanges universitaires de l'Institut avec Voronej qu'il a planté là-bas ses racines.*

Souvenirs de l'Institut de russe

Ghislaine SVELIEF

A l'âge de 15 ans, à la lecture d'*Anna Karénine*, je tombe amoureuse de la littérature et de la civilisation russes et je n'ai de cesse de me mettre à étudier la langue russe. C'est ainsi qu'en 1975, parallèlement à mes études d'anglais, je commence l'étude du russe avec Madame Odartchenko, dans l'amphi Copernic, comme grand débutant, 4h par semaine de midi à 14h plus une heure de TP un soir par semaine à 18h avec Martine Gravey... C'est le coup de foudre pour cette langue que je rêvais d'apprendre et qui se montre à la hauteur de mes espérances... ou plutôt, c'est Madame Odartchenko, qui, si claire dans ses explications, me donne un goût immodéré pour le russe qui de ce fait semble une langue presque facile et pour le moins très abordable, — en tout cas

passionnante. L'amphi est assez grand, mais sa voix porte bien, sa diction est excellente et son écriture au tableau très claire. On entend voler les mouches... Ajouté à cela un photocopié d'une clarté éblouissante, je n'exagère rien ! Je l'ai encore et m'en suis servi à diverses reprises. Je désire alors m'inscrire en 1^e année de DEUG de russe, malgré les difficultés qui m'attendent, mais Madame Odartchenko me propose de m'inscrire dans un premier temps uniquement à l'unité de valeur de grammaire de 1^{ère} année, tout en me faisant travailler personnellement elle-même. C'est ainsi que je fais connaissance de M. Niqueux avec qui je devais apprendre la grammaire le vendredi de 8h à 10h... Nous montions le Gaillon vers 7h 45, M. Niqueux avançant à grands pas, moi quelques bons mètres derrière... Cette année-là, il s'est trouvé que j'étais la seule inscrite en grammaire et donc j'avais 1h de cours dit magistral, suivi d'une heure d'exercices... à bâtons rompus... Cours jamais ennuyeux, bien qu'étant seule. Avec Madame Odartchenko, c'était l'apprentissage de la grammaire par les textes à l'aide du manuel de Boyer-Spéranski bourré de petites notes toutes riches en détails de finesse de la langue russe... Comment ne pas progresser dans ces conditions géniales ?! L'année suivante, j'entrais en 1^e année complète, moins la valeur de grammaire. Nous étions trois : Frédérique Gravey et Stéphane Barbé (absent des cours à cause d'un accident, mais à qui nous les transmettions). Ce fut vraiment l'entrée dans la vie de l'Institut, dans ce 5^e étage de la fac de lettres, tout en bout de couloir ! Deux petites salles réservées pour les étudiants de russe et une bibliothèque de russe accolée.

Je me souviens de Madame Guéguen, qui nous donnait des textes tirés de la presse soviétique, que je trouvais si difficiles, et qui annotait partout nos copies au stylo rouge, ce qui laissait croire que toute la copie était complètement nulle, alors que ce n'étaient parfois que des variantes de ce qui avait été écrit ou des précisions apportées. Elle récitait des poésies, elle était dans la poésie... Madame Guéguen nous impressionnait un peu, Frédérique et moi, non seulement parce que physiquement elle en imposait, et que sa voix était forte, mais aussi parce que nous nous sentions petites face à sa grande culture. Elle nous parlait souvent de ses enfants et avait une adoration pour son petit-fils Antoine ! Elle ne voyait pas l'avenir d'un œil positif.

En expression orale et en thème, nous avions Madame Markowicz, qui dès le premier cours se mit à nous parler en russe et qui décréta qu'elle ne nous parlerait toujours qu'en russe et que nous devrions nous même bannir le français ! Alors là, nous avons un peu pris peur ! Comment serions-nous capables de comprendre et encore moins parler le russe ?! Madame Markowicz nous a semblé très sévère et nous n'en menions pas large au premier cours... Mais c'est là qu'un phénomène extraordinaire s'est produit : non seulement nous nous sommes mis à comprendre assez rapidement ce qu'elle nous disait de façon simple et en articulant lentement, mais nous nous sommes mis à parler nous-mêmes ! Bien sûr avec au début un vocabulaire restreint, répétant ni plus ni moins les mots et tournures entendues, puis peu à peu en l'enrichissant. Et de suite, Madame Markowicz avait cessé de nous « faire peur », bien au contraire ! Ses cours étaient de véritables parties de plaisir, nous apprenions tout simplement dans la bonne humeur et la gaieté. Faire du thème est devenu rapidement un jeu passionnant, qui ne consistait pas seulement à traduire, mais à toujours trouver la traduction la plus aisée, la plus russe, la plus exacte, en cherchant les moindres nuances... (j'ai encore mes

copies à la cave). Les exemples pour nous faire comprendre les difficultés de la langue russe étaient toujours tirés de phrases les plus simples possibles et lorsque nous parlions (en russe donc), on la voyait parfois griffonner quelques mots sur une feuille ; il s'agissait d'imperfections dans l'énoncé de ce que nous venions de dire ou alors, elle nous amenait à comprendre que notre phrase était correcte, mais ne convenait pas tout à fait à ce qu'elle savait que nous avions eu envie d'exprimer, ce qui faisait encore l'objet de nouvelles explications... Pour les thèmes, ses auteurs de prédilection étaient : Marcel Pagnol, Simenon !!! Elle nous récitait des passages d'*Eugène Onéguine*, mettant le ton à un point tel, que nous avions devant les yeux Istomina sur ses pointes ou Tatiana disant son amour pour Eugène... Pouchkine devint notre favori... Madame Markowicz savait nous valoriser et trouvait la plupart du temps que les fautes que nous faisons étaient « nobles », car toujours réfléchies et nullement écrites au hasard, toujours justifiées, tout simplement, parce que c'était elle qui nous avait appris à travailler ainsi... et durant les trois années que nous avons passées ensemble, notre méthode de travail n'a pas changé. Et nous l'avons toujours gardée.

J'anticipe un peu, mais lorsqu'en 1980, nous sommes allées suivre les cours de thème de Madame Fougeron au Grand Palais (Sorbonne), pour nous mesurer un peu à une plus grande masse d'étudiants, selon les conseils de Madame Markowicz, je me souviendrai à jamais du jour où elle rendit à la classe (une trentaine d'étudiants) le premier devoir de CAPES... Elle annonça des résultats catastrophiques, une masse de notes inférieures à 2, un manque de précision, des lacunes immenses... hormis 2 copies excellentes, dit-elle (14 et 16, il me semble) et elle demanda qui était Ghislaine Bon et Frédérique Gravey ...! oh fierté ! Elle s'est approchée de nous pour nous demander de quelle Université nous venions et avec quel professeur nous avons travaillé... Il s'avèrera qu'elle connaissait notre cher professeur et s'étonna alors beaucoup moins...

L'expression orale devenait bien meilleure et la compréhension tout à fait acceptable, d'autant que chaque lundi soir, Madame Guéguen et Madame Markowicz avaient créé un genre de soirées « conversation autour du samovar », tout à fait facultatif. Nous avions nos réserves de thé, sucre et biscuits secs et nous bavardions de tout, c'est à dire de la vie de tous les jours, tout en buvant du thé. Toutes deux racontaient aussi une partie de leur vécu en URSS dans leur enfance et plus tard, et donc, en plus de la pratique de la langue, nous entrions en plein dans la vie à l'époque soviétique et cela nous passionnait. C'était du vécu et non du lu dans des livres ! Nous n'avons jamais oublié le rire tonitruant de Marina et Djani, qui étaient communicatifs, elles se souvenaient d'épisodes cocasses et nous les faisaient partager. Ces soirées nous ont beaucoup apporté et nous n'en aurions manqué pour rien au monde. Ensuite, elles partageaient toutes les deux chez Madame Guéguen où elles passaient une partie de la nuit à discuter, nous disaient-elles le lendemain. Afin de ne pas « perdre la main » durant les périodes de vacances, Madame Markowicz nous incita à lui écrire des lettres où nous raconterions ce que nous faisons, que ce soit vrai ou faux, dans le but de gagner en aisance dans l'écrit courant. Cela devint un formidable exercice qui nous apporta beaucoup, car non seulement nous nous appliquions à écrire, mais les lettres nous revenaient aussi vite, entièrement corrigées... Nous sommes devenues capables d'aborder un grand nombre de sujets. Monsieur Best qui nous faisait travailler la civilisation et la

version par les articles de journaux, nous mettait des points en plus, lorsqu'ayant à traduire des mots d'origine étrangère, nous écrivions ce mot à « à la française » ! (Comme par exemple « reporter » et non « reporter »...) Il nous disait de viser l'agrégation, que c'était parfaitement à la portée de tous (« facile » ! Il vous suffit d'apprendre par cœur le « Ožegov » [équivalent du Petit Larousse] et vous avez l'agrég ! »... et il en était convaincu ! Nous, beaucoup moins... du moins nous ne nous sentions pas le courage de nous atteler à pareille tâche !! Il venait avec ses pinces à vélo attachées à son bas de pantalon.. Il nous parlait de ses trois fils qui portaient chacun le prénom d'un tsar...

Monsieur Niqueux nous enseignait tout ce qui concernait l'URSS, civilisation et littérature, ainsi que la grammaire approfondie. Ses cours étaient toujours très clairs et ils ont servi à ma fille il y a 2 ou 3 ans. Petite anecdote à son sujet : un matin d'année de licence (en 80 peut-être ?), un vendredi, même, sans doute, nous attendons, Frédérique et moi, son arrivée, ayant cours avec lui toute la matinée. Il n'était jamais en retard, or ce matin-là l'heure tourne, personne... et enfin il arrive et sur le seuil de la porte nous annonce qu'il ne pourra faire cours (il paraît si grave que nous imaginons une catastrophe)... parce que sa femme va avoir son bébé...! Ouf, ce n'était donc que du stress ! qui devait s'appeler Sophie, je crois bien, comme ma fille à venir quelques années plus tard. De M. Thieulin, nous avons fait connaissance en 2^{ème} année uniquement. Nous connaissions de vue bien évidemment ce grand monsieur dont les 3^{ème} années se plaisaient à dire qu'il était très sévère et « peau de vache » dans ses notations... Avec lui, nous faisons de la version et de la littérature russe, les poèmes de Tiouttchev, *Passé et pensées* de son cher Herzen (dont je suis allée voir il y a quelques mois la tombe à Nice, en me remémorant cette époque !) Moi, j'ai plutôt trouvé qu'il écrivait fort mal, quoiqu'il nous recommandât d'écrire lisiblement... !! Il était passionné par le passé, et nous y sommes retournées bien volontiers avec lui... Un peu sévère pour la notation, certes oui ! Peau de vache, il ne faut pas exagérer ! Avec un humour à froid bien plaisant à mon goût. Un peu timide peut-être ? Désireux plutôt d'intimider !... Madame Niqueux [monitrice] nous faisait travailler l'oral et nous trouvait bien faibles, ce qui ne manquait pas de nous vexer ! mais elle a eu la riche idée de créer un club de théâtre, qui pour ma part m'a enchantée ! et nous voilà, Best en Khlestakhov, Stéphane en Révizor, moi en jeune ingénue séduite ! que de bons moments passés en répétitions, Madame Niqueux, excellente metteur en scène, le tout couronné par une représentation dont quelques photos sont ci-jointes [p. 45]... Nous avons appris la diction et l'aisance dans le parler littéraire. Anecdote : nous étions amusés par les discussions entre Madame Niqueux et Madame Markowicz, l'une moscovite et l'autre petersbourgeoise, chacune défendant sa capitale ! Nous avons ainsi remarqué les différences de prononciation d'une ville à l'autre, merci à toutes les deux !!

Madame Odartchenko nous donna des cours de maîtrise, toujours d'une clarté hors du commun. Je garde d'elle plutôt le souvenir des débuts, lorsque partie de rien, elle m'apprit



Affiches des représentations théâtrales (extraits des *Âmes mortes* et du *Révizor* de Gogol)
 Mai 1979 Avril 1991

tout ! et par la suite, elle a toujours continué à s'intéresser de très près à mon devenir. Il n'était pas rare qu'elle m'invitât à descendre prendre un café à la cafétéria du rez-de-chaussée et nous discussions. Parfois même en ville. J'en garde un souvenir très ému. Durant l'année 80, il y eut des grèves durables, les examens qui promettaient de ne pas avoir lieu, une véritable pagaille à l'Université. Mais nous avons été privilégiés grâce à notre débrouillardise commune ; ainsi je me souviens que M. Niqueux nous faisait cours dans la bibliothèque, fermée à clef, les lumières éteintes. M. Thieulin dans un labo du sous-sol, bien cachés derrière les cabines, voix basses... Madame Guéguen nous faisait cours chez elle et nous offrait le thé. Monsieur Best faisait grève, il me semble bien, quant à Madame Markowicz, venant de Paris en train, et celui-ci faisant

arrêt à Lisieux où mes parents habitaient, elle s'arrêtait tout simplement à la maison, Frédérique et Stéphane venaient de Caen en voiture et nous faisons ainsi cours !

Egalement parfois dans un café de Caen près de la gare... A la fin de notre licence, en juin 80, nous avons organisé une sortie à Ouistreham avec tous les profs et les étudiants de l'institut.



A. Odartchenko, R. Best, D. Markowicz, J. Thieulin (27 mai 1980). Photo G. Bon

Nous nous sommes retrouvés dans un petit restaurant et avons passé quelques heures extraordinaires. Monsieur Best avait sa vieille 2 chevaux, qui toussait beaucoup, la portière du passager avant fermait mal et je me souviens qu'il m'avait fallu bien la tenir... Nous avons appris lors de ce repas que M. Thieulin vouait une passion toute particulière aux vieilles voitures, et nous avons bien regretté qu'il ne vînt pas avec !! Nous avons appris également l'existence de son petit garçon de 3 ans ! Ces quelques années resteront gravées dans ma mémoire. Je suis restée en contact avec plusieurs d'entre vous et Frédérique est la marraine d'un de mes fils.

Une petite note personnelle, pour continuer à expliquer que ma vie est restée basée sur le russe, même si je n'en ai pas fait mon métier. Il devint très rapidement évident que j'aimais le russe plus que tout. Je suis partie deux fois en stage à Moscou, par l'intermédiaire du Ministère des affaires étrangères. J'ai progressé en russe, puis j'ai demandé à partir un an comme assistante ; j'ai été nommée à Kiev où j'ai passé une formidable année, riche linguistiquement et culturellement, ce fut l'année de la mort de Brejnev... passionnante expérience ! Je me suis mariée à un Français d'origine russe... nous avons eu 3 enfants aux prénoms de Cyrille, Alexis et Sophie... À la maison, tout rappelle la Russie : l'artisanat, la musique...etc... Nous avons tous passé un été à Moscou, un autre à Kiev et encore un autre à Saint-Petersbourg. Deux des trois enfants ont étudié le russe dès la classe de 4^e et Sophie a continué en khâgne puis à la fac, et parallèlement avec des études de français, a eu sa licence de russe. Elle a fait plusieurs stages en Russie, a travaillé à l'Alliance française de Lviv et est lectrice à l'Université de Saint-Petersbourg depuis le mois de septembre [2010], et y fera une 2^e année (nous en avons profité pour aller lui rendre visite en février, l'hiver était particulièrement rude, glacial et... je me suis même cassé la jambe !! et fus opérée là-bas, très correctement d'ailleurs, j'ai enrichi mon vocabulaire médical.....) ; et durant l'été elle va faire un stage à Kiev à l'ambassade de France et logera chez des amis que je me suis fait, l'année où j'étais assistante)... elle étudie l'ukrainien depuis trois ans, on peut dire que la passion

s'est transmise et j'en suis particulièrement heureuse. Je n'ai pas cherché du tout à la diriger vers le russe, j'ai simplement transmis ma passion, à force d'en parler. Elle termine son master 2 à la Sorbonne avec M. Conte. Ah, je me souviens que devant mon désir très vif d'aller en Union soviétique pour enfin la découvrir, Madame Markowicz me mettait en garde de surtout ne pas me marier avec un Russe... elle avait très peur de cela pour moi (à cette époque de l'URSS, c'était si difficile). Je l'ai écoutée !... Et j'ai bien fait, puisque j'ai rencontré (en Afrique !!) un demi russe, somme toute assez français, mais aux racines russes de père et de mère !



de *Le Révizor* de Gogol (mai 1979, p. 43)
Robert Best, Ghislaine Bon

Les âmes mortes de Gogol (scénario
M. Boulgakov), avril 199
Sophie Niqueux, Alain Préchac



Le Révizor de Gogol (mai 1979, p. 43) - Robert Best, Ghislaine Bon



1. Waldemar Blonski, 2. Anne Odartchenko, 3. Daredjan Markowicz, 4. Marina Guéguen, 5. Robert Best, 6. Ghislaine Bon, 7. Jeanne Niqueux

Mes Années d'apprentissage

Pascale SKRZYSZOWSKI

C'était entre 1985 et 1992,
Moscou était la capitale de l'URSS,
Saint-Pétersbourg s'appelait Leningrad,
Un mur séparait l'Allemagne,
L'Ayatollah Khomeini régnait en Iran,
On payait en francs,
Il y avait peu d'ordinateurs et pas de téléphones portables...
C'était il y a plus de vingt ans, et à vingt ans, on pense que l'Histoire est immobile...

J'étais étudiante à l'Université de Caen, non pas en Langues Vivantes Etrangères, mais en Lettres Modernes, au bout du premier cycle (à l'époque deux années de DEUG et une Licence) au moment où il faut faire un choix : sortir ou se lancer dans une Maîtrise, un Master dirait-on aujourd'hui. Il s'agissait de rédiger un mémoire de 100 pages ayant valeur d'une initiation à un travail de recherche. Mon choix était fait : je voulais étudier et comprendre « La Légende du Grand Inquisiteur » dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski. Mes premières recherches m'ont vite appris mes limites : il me manquait les outils essentiels à ce projet, il me manquait surtout la connaissance de la culture et de la langue de Dostoïevski. Une évidence s'imposa : je devais apprendre la langue russe. Et je le savais bien, cela prendrait beaucoup de temps, mais cela permettrait aussi un travail réellement plus constructif. Question d'éthique de chercheur, même débutant, d'une certaine manière. J'ai bien eu la tentation d'appréhender, seule, le mystère de cette langue avec quelque « Méthode », mais en vain ! Je suis restée comme à la surface d'un lac gelé, éprouvant avant de l'apprendre ce proverbe russe : « Odin v pole ne vouin », en d'autres termes, il serait bien difficile de remporter la partie seule...

J'appris alors – je ne sais même plus comment – que l'Université de Caen offrait une possibilité de formation remarquable : deux années d'initiation suivies d'un cycle complet d'enseignement à la langue russe. Belle opportunité à vrai dire, de celles que l'on s'empresse de saisir, dans une sorte d'élan spontané, immédiat, presque dois-je avouer, irréfléchi... Avec la belle assurance des jeunes années, j'ai cru qu'une simple

initiation me suffirait. Et je n'imaginai même pas ce nouveau chemin qui m'attendait. Et c'est là que les années d'apprentissage ont commencé, mes cinq années de marche vers « La Légende du Grand Inquisiteur », ponctuées d'étonnement, d'enthousiasme et de passion.

Dans un amphithéâtre d'une centaine de places, presque toutes occupées, de 18 heures à 20 heures, deux soirs par semaines, nous étions nombreux à calligraphier l'alphabet cyrillique, à répéter à l'unisson les premiers sons et mots russes, à recevoir les premières leçons de notre inoubliable professeur Anna Andréïevna Odartchenko. Il lui semblait tellement aisé et naturel de guider nos balbutiements, d'éveiller notre curiosité, d'accrocher à notre mémoire les règles élémentaires de la langue, avec humour, avec solidité. Et imaginez, alors, notre fierté d'apprendre au bout de quelques semaines que nous connaissions déjà le titre d'un poème de Pouchkine « Ty i Vy » !

Ce n'était donc pas si difficile, le russe ?...

Et je ne saurais plus dire ce qui a le plus pesé dans ma décision de persévérer : était-ce parce que ces deux années d'étude ne me permettaient pas encore de lire Dostoïevski ? Ou était-ce parce que mon intérêt pour la culture russe croissait ? Les deux raisons à la fois, sans doute, mais le désir de poursuivre s'imposa à moi comme une évidence que je ne regretterai jamais.

Au terme de deux années d'initiation, où l'auditoire était aussi nombreux que varié, je décidai de m'inscrire en DEUG puis en Licence. Comme par symbole ascensionnel, nous sommes montés de l'amphithéâtre du rez-de-chaussée, au cinquième et dernier étage de l'université, au Département des Études Slaves. Et voilà à quoi ressemblait notre nouveau lieu d'étude : deux ou trois petites salles de cours attenantes au bureau des professeurs et une bibliothèque accueillante qui tenait aussi lieu de salle commune. Quelques mètres carrés pour un petit effectif d'étudiants, un lieu de travail, de partage de la connaissance mais aussi de relations chaleureuses, sincères et intenses. Ce lieu restera gravé dans ma mémoire comme un étonnant microcosme, un « monde en soi » habité de ceux qui y venaient, jamais par hasard, de ce qui s'y déroulait jamais indifféremment.

Et se rassembla un petit groupe d'étudiants dont le seul point commun semblait être d'avoir fait le choix des études russes. Et notre lieu de travail était, en effet, curieusement habité. J'ai le souvenir d'un véritable patchwork géographique, culturel ou générationnel : on venait d'Iran, de Pologne, de Bulgarie, des Etats-Unis, de France aussi, bien entendu. Certains venaient de filières scientifiques, littéraires ou du monde professionnel. On venait rarement après le baccalauréat mais à tous âges entre vingt et soixante ans ; on venait préparer un diplôme ou assouvir sa curiosité intellectuelle. Chacun avait sa propre raison d'être là, mais tous avaient la même volonté d'apprendre. Et ce fut tout naturellement que se développa une atmosphère de travail, d'échange, de discussion, d'entraide, et plus singulièrement d'une bienveillance où aucun esprit de rivalité n'est jamais venu s'immiscer. Nous formions une véritable bande d'étudiants née d'une alchimie qui devait beaucoup en réalité à nos professeurs. Ils faisaient en sorte que tous les étudiants se connaissent de la première à la troisième année, créant des occasions de rencontre et d'entraide, ils nous envoyaient les uns vers les autres, ils tissaient un esprit proche du compagnonnage.

J'ai maintenant conscience que chacun de nos professeurs, russes et français, forts de leurs personnalités si différentes, de leurs pédagogies si distinctes, partageaient un même souci d'exigence : faire de nous, étudiants de niveaux si disparates, des spécialistes de la langue et de la civilisation russe. Aussi avons-nous appris que nous avions tout à apprendre, depuis les premières tribus slaves, le premier texte russe écrit, jusqu'à la Perestroïka, nous avons œuvré à comprendre un peuple, sa fondation, son histoire, sa culture, sa langue, sa pensée propre. Et nous avons reçu tous les moyens nécessaires à cet apprentissage. Ce qui se produisait alors s'apparentait à un véritable tissage : un cours de linguistique s'étayait d'une explication historique, un cours d'histoire s'appuyait sur des textes littéraires, un cours de conversation était aussi un cours de civilisation. Aucun enseignement n'était étranger à l'autre dans ce maillage, les fils de la connaissance s'entrecroisaient jusqu'à former un tissu solide et cohérent. Il appartiendrait à chacun, plus tard, de tailler dans cette étoffe l'habit qui siérait à ses projets. Et l'on devine que ces cours n'ont jamais manqué de densité ni d'assiduité, mais pas davantage d'humour, de chaleur, et de variété. Nous recevions l'écriture – partition de moins en moins sibylline – et nous recevions la parole : musique de moins en moins cacophonique. Je me souviens de la voix rythmée de Daredjan Markowicz, et je l'entends encore, disant le « Cavalier de bronze » de Pouchkine, je croyais qu'elle lisait, je levai mon regard du livre un instant et vis qu'elle ne lisait pas, elle récitait ! C'est ainsi que l'on apprend la littérature quand elle l'a apprise... Je me souviens de ce jour où Andreï Markowicz est venu nous parler de son métier de traducteur. Nous étions admiratifs et ébahis d'apprendre tout ce que la traduction de la poésie pouvait compter de ramifications dans la langue, la prosodie, la scansion, la réalité russe. Nous comprenions qu'un mot n'en valait pas un autre et ce que chaque choix impliquait. Et dire que nous rêvions presque tous, secrètement, de devenir traducteur... Je me souviens avoir entendu, grâce à des archives sonores rares dénichées par Michel Niqueux, la voix étonnante de poètes russes dont, et non des moindres, Anna Akhmatova. Je me souviens avoir éprouvé une étonnante sensation en déchiffrant un texte de Lénine ou d'Andreï Sakharov. Je déchiffrais les mots exactement choisis par eux-mêmes, je touchais en quelque sorte un fragment d'Histoire jusque-là rapportée avec les mots des autres.

Jusqu'au jour où j'ai approché les mots de Dostoïevski. Ce fut un grand jour, indéniablement !

Je me souviens qu'il fallait quelques explications pour rire des blagues russes, pour comprendre ce que signifiait « faire la queue », pour compter sur les doigts de la main avec une gestuelle différente de la notre, pour comprendre toutes ces expressions de langage, ces petits mots, « ce qui vient avec le lait de la mère », les subtilités de la langue.

Je me souviens des livres et des dictionnaires difficiles à trouver, de ma découverte de la presse russe, notamment de « Novy Mir », si différent de nos revues, avec sa densité et son absence d'images. Je me souviens des films russes peu connus ou peu diffusés en France, des chansons et des voix si particulières de Vladimir Vyssotsky et de Boulat Okoudjava... Et puis il y a eu notre *Révizor* ! Nous voulions donner de quelques scènes de cette pièce de théâtre une représentation digne de ce nom et ce fut

une belle et joyeuse occasion réalisation commune, professeurs et étudiants réunis. En réalité, ce n'est pas la langue russe que nous avons découverte mais les langues russes : littéraire, poétique, orale, administrative, historique et contemporaine...

Presque trente ans plus tard, ces souvenirs demeurent vivants, bien qu'altérés ici et là, transformés par le miroir déformant du temps écoulé. Mais je sais encore combien chaque instant fut passionnant, rare, précieux et incroyablement vivant, au point que mes proches ont dû recevoir patiemment, chaque jour, des leçons de russe, sans même l'avoir demandé !

J'aimerais dire toute ma reconnaissance à nos professeurs, leur rendre hommage et remercier plus particulièrement Daredjan Markowicz, Anna Andreïevna Odartchenko, Irina Baskina, Diana Maistre et Michel Niqueux. J'aimerais vous dire combien j'ai été heureuse parmi vous, combien la qualité de votre enseignement, votre disponibilité, votre patience, votre aide constante et attentive, vos encouragements incessants m'ont appris ce qu'était un Professeur, ce qu'était le socle de la connaissance et de sa transmission. Ce fut un véritable privilège de recevoir tout cela.

Nous avons beaucoup de travail à accomplir quotidiennement, il fallait mémoriser des déclinaisons, des règles de grammaire, des dates, lire et parler correctement, rédiger, traduire, etc. et nul ne ménageait sa peine. Cependant, cette atmosphère de travail ne manquait jamais de saveur : il y avait le thé, préparé par l'un ou l'autre, les sucreries apportées d'URSS ou confectionnées chez soi, il y avait la douceur des moments de discussions amicales. Il y avait, point culminant de la convivialité, ces fêtes mémorables, organisées une fois l'an par Anna Andreïevna Odartchenko, où tout le monde se réunissait autour d'un repas russe, de chants, de musique, de danse aussi parfois.

Nous avons travaillé, avons ri, pleuré parfois, chanté, parlé. Il y a eu des joies et des peines partagées, de la belle amitié, de la vie tout simplement. Ces années comptent pour moi comme mes plus belles années d'apprentissage.

J'ai finalement rédigé un mémoire de maîtrise sur la « Légende du Grand Inquisiteur » de Dostoïevski mais incomparablement plus approfondi que mon projet initial, grâce à ces années d'études préalables, et surtout grâce à Michel Niqueux qui m'a proposé une recherche tellement plus dynamique et stimulante. Il ne s'agissait plus seulement de comprendre cette « Légende » mais d'étudier sa postérité dans la littérature russe, d'effectuer un travail comparatif, d'ajouter à la lecture de Dostoïevski celle de Soloviev, Zamiatine, Ehrenbourg, Platonov, et Dombrovski. J'ai mis un peu plus de temps et un peu plus de pages que prévu, mais j'ai ressenti bien plus de bonheur intellectuel à mener ce travail.

Puis est arrivée l'heure de choisir une voie professionnelle, j'avais eu la liberté, il fallait penser au pain, dilemme dostoïevskien qui s'inscrivait pour moi dans une succession à ce moment-là...

Aujourd'hui, je n'exerce pas un métier en lien direct avec la langue russe, je suis archiviste et heureuse de l'être. Ces quelques années d'études, qui peuvent paraître

souterraines par rapport à ma profession actuelle, ont été indéniablement formatrices. Elles font de moi aujourd'hui « une personne ressource », la seule qui peut identifier et lire des archives en russe sur mon lieu de travail, ce que je fais avec grand plaisir. Ainsi, c'est bien vrai, « rien ne se perd, tout se transforme... »

J'aime toujours lire, écouter, écrire, bien que rarement, en russe, je suis à l'écoute de l'histoire russe qui poursuit son cheminement. Mon intérêt pour cette langue et cette culture est toujours aussi vivace, d'autant plus que l'on m'a donné les moyens élémentaires le nourrir et de continuer non pas seule, mais accompagnée d'une mémoire.

Au moment où je termine ces petites « mémoires », j'apprends que le classement académique des universités mondiales dit « de Shangaï » vient de rendre son verdict pour l'année 2011, et je me rends compte que tout ce que je viens d'évoquer ici ne figure pas dans les critères de ce classement. Tout ce que je viens d'évoquer ici n'est pas chiffrable, quantifiable objectivement, mais n'en n'est pas moins précieux : la transmission des connaissances, la curiosité intellectuelle, les qualités humaines, le goût d'un savoir choisi, donné et reçu librement, pour lui même, sans aucune sanction préjugant de sa rentabilité, même si cette notion ne peut être totalement absente d'un parcours universitaire...

Caen, 1995 - 2009

Rémi CAMUS

En 1995, l'Université de Caen commençait à Deuil-la-Barre, par une discussion au domicile de Madame Daredjan Markowicz dont je prenais la relève au département d'Etudes slaves de Caen en qualité de Maître de Conférences en langue russe. De la

séance de *briefing* qu'elle devait être, notre rencontre s'est transformée en passionnant interview linguistique. J'enviais ses étudiants en l'écoutant supprimer, puis ajouter, puis supprimer à nouveau la particule d'irréalité russe dans les traductions du français « il aurait fallu » : remords, reproche, pure hypothèse contrefactuelle, alternative binaire ou choix multiple... Et même la nature de l'action en question peut décider de la présence ou non de cette petite particule. *Fallait-il* aller à Caen, *aurait-il fallu* ne pas y aller ?..

Mon interlocutrice place son auditeur en situation de « prendre la main » ; plus exactement, elle lui montre que déjà, sans le savoir, il « possède la main ». Ce savoir-faire didactique ne s'invente ni ne s'enseigne, mais sa mise en œuvre en classe nécessite une proximité avec les étudiants, de bonnes conditions matérielles, une certaine ambiance. Tout cela, en somme, que Madame Anna Odartchenko, au fil des ans, avait su créer au département de Caen tel que je l'ai trouvé et y ai enseigné une quinzaine d'années. Des locaux personnalisés avec une salle de travail multipliant les occasions de discussions informelles, des ressources documentaires sur place au département même (suprême luxe s'ajoutant aux bibliothèques du bâtiment et du campus : le linguiste y trouve un fonds de philologie slave redevable en particulier aux acquisitions faites par José Johannet, créateur de l'enseignement de russe à l'université de Caen)... Imaginez : même une photocopieuse à disposition, suivie quelques années plus tard par des postes informatiques connectés à l'internet et des imprimantes. Et aussi : une bouilloire, une cafetière, des tasses...

À l'heure de la taylorisation de l'entreprise universitaire – mutualisations, délocalisation, fractionnement... –, le département de russe de Caen, par sa permanence et son rayonnement, démontrait qu'un département d'enseignement, semblable en cela à une unité de recherche, nécessitait une ambiance favorable non entièrement calquée sur la vie des entreprises, quelque souplesse dans l'usage des moyens alloués, une planche pour poser ses livres et dossiers, un mur pour accrocher des cartes ou des tableaux. C'est aussi grâce à cette ambiance particulière du département, proche de celle qu'on connaît dans les établissements de Russie, que j'ai pris le pli de doubler mon enseignement *in situ* d'échanges par courrier électronique avec les étudiants, y compris pour les groupes nombreux : compléments de cours, réponses aux questions précédant les partiels. Pratique qui s'avéra utile au moment des longues grèves empêchant la tenue des cours (2006, 2007, 2008...)

J'ai aimé aussi que dans le même bâtiment se trouvent, outre les départements de langues, ceux de philosophie, de lettres, de linguistique, de sociologie... et plus généralement : des principaux représentants du cœur de ce qu'on peut appeler les « Sciences de l'homme » sans cantonner le mot « science » à l'utilisation de machines ou de procédures mathématisées dans la production des savoirs. Ce qui réaffirme que la filière d'étude des cultures étrangères appartient de plein droit à cet ensemble, l'étude de la singularité culturelle étant même un accès essentiel à l'humanité. La disparition avant mon arrivée de la salle commune des enseignants du bâtiment est-elle le signe avant-coureur d'une défiance vis-à-vis de la cohérence de cet ensemble de disciplines ?

Sans doute cette séparation a-t-elle créé un éloignement artificiel des diverses facultés, mais il restait possible de se tenir au courant au jour le jour des colloques et séminaires du bâtiment. J'ai même pu prendre part à certains projets transversaux, en particulier *via* les structures de la MRSH, malgré l'impératif de cohérence disciplinaire et la tendance de reproduire dans la recherche une topographie institutionnelle un peu rigide... Allez donc, russisant que vous êtes mais aussi historien, ou linguiste, ou « littéraire » etc., proposer un enseignement aux étudiants des facultés correspondantes, compliquer les canaux de rétribution et les maquettes, bouleverser les emplois du temps, faire concurrence aux collègues.

Tout cela, je le découvrais, moi qui venais d'une équipe de linguistes travaillant dans un laboratoire de linguistique formelle. Passage parfois difficile à l'enseignement, au tiraillement constant entre ses exigences pragmatiques et les impératifs de la recherche, mais aussi retour aux études russes et découverte de problématiques inconnues infléchissant la réflexion personnelle... En réalité, je dois une bonne partie des sujets de linguistique que j'ai traités aux discussions menées avec mes collègues non linguistes, et aussi aux non slavistes qui ont accepté mes lenteurs, aux bibliothécaires et documentalistes aussi.

Le professeur Michel Niqueux, qui nous a accueillis si chaleureusement lorsque notre jeune couple s'est installé à Caen, a profondément marqué les quinze années passées en Normandie. L'enseignant stagiaire, hier encore doctorant, passait immédiatement de l'autre « côté du miroir » ; le linguiste découvrait quantité de questions qu'une formation très pointue avaient jusque là soigneusement évitées. Tel échange avec Michel Niqueux portant sur tel texte ou telle problématique de langue en apparence anodin met immédiatement en jeu la question du rapport « langage / monde », redonne toute son épaisseur à la diversité culturelle, à ses enjeux généraux. La littérature m'est apparue comme une matière autrement plus vivante que ce que j'avais retenu de ma formation initiale. D'autant plus que nos échanges se sont vite doublés de notre amitié avec son épouse Madame Jeanne Niqueux, ses leçons de piano suivies en famille, les nombreuses réflexions suscitées par la comparaison de plusieurs interprétations de tel prélude de Scriabine... Autant d'échanges qui n'ont cessé de renforcer l'impression première que nous avait donnée, à nous, Parisiens, la ville de Caen : une ville où l'on voit toujours le ciel.

Septembre 2011

Du collège à la Fac

Enseignant depuis le début de ma vie professionnelle dans le secondaire, je ne m'étais jamais projetée ailleurs que dans un collège ou un lycée. C'est alors qu'au début d'une belle soirée de juillet 1994 (oui, cette année-là, juillet fut un véritable mois estival), je reçus un appel de Madame Odartchenko qui me soumit à un chantage sentimental : « J'ai quelques heures supplémentaires de russe à vous proposer à la rentrée. Si vous acceptez, je passerai un été tranquille, si vous refusez, ce sera pour moi un cauchemar! »

Je ne résistai pas. Je demandai trois jours de réflexion et après réunion de famille — mes deux enfants et moi — j'acceptai cette offre dès le lendemain. « Maman, il y aura un nouveau Braillon à la Fac », me dirent-ils. Leur père, Bernard Braillon, avait occupé un poste de professeur de chimie à la Fac de sciences de Caen de 1956 à 1986, année où il fut emporté par une embolie pulmonaire.

Cet été, pour moi, ne fut pas aussi tranquille que pour AAO (Anne Andréevna Odartchenko, comme elle aimait signer), car je le passai dans la préparation des huit heures de cours, d'histoire entre autres, à assurer à la rentrée à la Fac, sans compter les vingt heures d'enseignement au collège Henri Brunet. Mais Caen est une petite ville et mes multiples trajets entre mes lieux d'exercice ne prenaient pas longtemps. Je réussis donc à aménager la semaine au mieux.

Dès le début des réunions de bureau, j'ai bien cru me noyer dans les différents sigles qui désignaient les UV (unités de valeur). AAO maniait avec dextérité les RUB, RUC, RUD accompagnés de leur numérotation : 14, 15, 27, 28... et je ne vous parle pas des choix que devaient faire ou pas les étudiants selon qu'ils étaient des spécialistes ou des non spécialistes. J'étais perdue et désespérée, mais il fallait s'y mettre et je peux dire avec une certaine fierté qu'après le départ de Madame Odartchenko, j'étais la seule au Département, selon l'affirmation de Monsieur Niqueux, à jongler avec tout le système sans laisser tomber une seule balle.

La rentrée 95 m'offrit le double d'heures à la Fac, et je me retrouvai avec trente-cinq heures de cours hebdomadaires. Ces fameuses trente-cinq heures qui furent pour la France la RTT et l'« ère des loisirs », et pour moi une double charge de certifiée. Qu'à cela ne tienne! Je démarrai deux heures d'initiation au russe à l'école primaire Henri Brunet. Je n'osai faire une addition des heures et fonçai en avant « tête dans le guidon ».

La vie s'organisa autour du travail et de la famille. Puis vint 1997. AAO me posa une nouvelle question : « Seriez-vous intéressée par un poste de PRAG s'il est créé? » Je pouvais y postuler comme certifiée. Et là, le choix était définitif : partir à la Fac, c'était aussi abandonner mes « petits » du collège, de la sixième à la troisième, mais c'était aussi une chance inespérée, et sûrement la dernière, de changer d'orientation dans ma vie professionnelle. C'est ainsi que grâce à la ténacité de Madame la Directrice du Département, le poste fut créé, et j'y fus nommée en septembre 1998.

Je pris mes fonctions et m'engageai dans le travail administratif en siégeant en CEVU (Conseil des Études et de la Vie universitaire). Je représentai également le russe au sein du Département LEA (Langues étrangères appliquées), et au départ de Madame

Odartchenko lui succédai à la tête du Département d'Études slaves pendant un an : de 2000 à 2001.

Que de choses vécues, que d'énergie déployée! En cette rentrée 2000, nous nous sommes retrouvés sans lecteur de polonais. Il fallait recruter au pied levé une personne compétente. C'est ainsi que j'appelai à la Fac de Lille le Département de polonais. Une voix d'homme me répondit. Je lui expliquai ma préoccupation, et tout de suite, il me dit être intéressé. Son CV reçu rapidement me confirmait ses capacités à répondre à notre attente. Ce fut une excellente collaboration.

AAO et moi avons fait revivre durant quelques années le russe au Laboratoire de langues où nous dispensions les cours sur deux niveaux à des adultes curieux de la langue ou bien intéressés pour leur travail. Beaucoup d'amitiés s'y sont développées.

La mémoire ne garde le plus souvent, et tant mieux pour nous, que les bons moments de l'existence, et il y en eut de nombreux au cours des treize années passées à l'Université. Fête du Département où tous les enseignants et les étudiants se côtoyaient chaque année autour d'une table superbement garnie et organisée par les bons soins du « Grand Chef », accueil du congrès de l'Association Française des Russisants, déjeuners plus intimes entre collègues du Département, expositions à la MRSH et ailleurs selon les événements culturels russes, réception de nouveaux collègues, départs d'autres pour de nouveaux objectifs...

Nous traversâmes ensemble, réfugiés sur un même navire, toutes les menaces sur le Département qui déferlaient en vagues successives (par exemple le H/E), sans oublier le *deviatyj val* [la neuvième vague] que nous franchîmes grâce à la ténacité et à la présence du « Grand Chef ». Le russe s'ouvrait aux Grands débutants. Le CEVU avait accepté. Nous avons fêté cela au champagne.

Cette ouverture compliqua un peu plus l'organisation des cours et des examens. Contrôle continu (CC), contrôle terminal (CT), la semestrialisation nous obligeait à multiplier les épreuves écrites et orales. Janvier, juin, septembre... On y arrivait quitte à téléphoner au collègue qui avait oublié l'épreuve RU... de rattrapage de janvier pour la session de septembre... Ce sont de bons souvenirs avec encore beaucoup d'adrénaline.

Courant 2006, ayant calculé mes annuités, en bon fonctionnaire, je constatai que j'étais en position de faire valoir mes droits à la retraite. J'hésitai, pouvant encore enseigner quelques années, puis je compris que mes heures, tant que mon poste n'était pas déclaré vacant, pouvaient aider notre ancien lecteur, Anatoli Tokmakov, pendant un an, le temps de finir sa thèse et de postuler pour un poste de maître de conférences qui se libérait au Département. C'est ainsi que je décidai de partir à la rentrée 2007. Malheureusement pour lui, ce ne fut pas Monsieur Tokmakov qui fut nommé à ce poste.

Mon dernier grand regret reste qu'on n'ait pas partagé plus souvent un verre de vodka ensemble.

Merci à tous pour ces merveilleuses années.

Louvigny, ce 11 septembre 2011

Le Département d'études slaves aujourd'hui

L'équipe enseignante :

Directeur : Boris CZERNY (MCF HDR)

Directeur adjoint : Thierry RUCHOT (MCF)

Irène BAÏDINE (MCF)

Pascal BERTRAND (PRAG)

Tatiana DESCLOS (chargée de cours)

Oksana KIRITCHENKO (lectrice)

Michel NIQUEUX (PR)

Monika PIECHOCKA, lectrice de polonais

Bureau LI 320

bczerny@aol.com

<http://www.unicaen.fr/lve/Dept/index.html>

Les enseignements dispensés :

Licence LLCE et LEA (anglais-russe) ouverte aux débutants

Russe LV2

Russe LV3

Diplôme universitaire de russe et de polonais (ouvert à la formation continue)

Masters LLCE et LEA

Doctorat

Polonais LV3 et DU

Liens utiles :

Association française des russisants : <http://www.afr-russe.fr/spip.php?article1074>

Institut d'études slaves : <http://www.institut-slave.msh-paris.fr/>

SOMMAIRE

Michel NIQUEUX :	
Le russe à l'Université de Caen et la slavistique française	3
Anne ODARTCHENKO : De l'Institut de Russe au Département d'Études slaves	7
José JOHANNET : Mes souvenirs sur les débuts de l'enseignement du russe à la Faculté des Lettres de Caen	21
Maud BECK : Première étudiante de russe	27
Alain DAMBRY : Premier étudiant de russe	33
Daredjan MARKOWICZ :	
Un quart de siècle d'enseignement du russe à l'Université de Caen	35
Suzanne VITALI : Au « Cinquième »	39
Ghislaine SVELIEF : Souvenirs de l'Institut de Russe	41

